

LES  
PETITES MARMITES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ARTHUR DELAVIGNE & JACQUES NORMAND



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1877

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

LES  
PETITES MARMITES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,  
le 25 octobre 1877.

## PERSONNAGES

LE COMTE GASTON DE CÉNOZAN . . .	MM.	LANDROL.
LE BARON GEORGES DE MONTFAVRT.		SAINTE-GERMAIN.
LE DOCTEUR . . . . .		MALARD.
OCTAVE . . . . .		CORBIN.
FRANÇOIS . . . . .		MARTIN.
NARCISSE . . . . .		REVEL.
LUCIENNE . . . . .	Mmes	LEGAUT.
LA COMTESSE BERTHE DE CÉNOZAN .		MONRIER.
LA COMTESSE HILDA PAOLINA . . .		DINELLI.
LA MARQUISE HERMINIE DE LA VIL-		
LEDIEU . . . . .		DELIA LENORMANT
BLANCHE DE LANÇAY . . . . .		HELMONT.
JULIEN . . . . .		GIESZ.

A Paris, de nos jours

---

LES  
PETITES MARMITES

---

ACTE PREMIER

Un salon chez M. de Cenozan. — Porte au fond, pans coupés à droite et à gauche garnis de portes. — Portes à droite et à gauche au premier plan. — Grande table au premier plan à gauche, garnie d'un encrier, de registres et de papiers.

---

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, JULIEN.

FRANÇOIS \*.

Voyons, mets ces meubles en place pendant qu'on achève de déjeuner et tâche de te réveiller un peu.

JULIEN.

Mais je ne dors pas, mon oncle.

FRANÇOIS.

Peuh!

\* Julien, François.

M736473

JULIEN.

Vous grondez toujours!

FRANÇOIS.

Il y a de quoi! tu ne fais que des maladresses. Hier, en parlant à la comtesse Paolina, qu'est-ce que tu as dit?

JULIEN.

Qu'est-ce que j'ai dit?

FRANÇOIS.

Tu as dit madame!

JULIEN.

Eh bien?

FRANÇOIS.

Madame tout court... Combien de fois faudra-t-il te répéter qu'on ne doit jamais adresser la parole à une personne de qualité sans lui donner son titre... (A part.) surtout quand ce titre n'est pas bien authentique...

JULIEN.

Jolie femme, la comtesse Paolina!

FRANÇOIS.

Sans doute... mais je me défie toujours un peu de ces connaissances de bains de mer. Madame de Cénozan l'a prise en affection, je ne sais trop pourquoi, et maintenant on ne jure plus que par elle.

JULIEN.

Vous n'êtes jamais content!.. et puis, en somme, vous êtes là à crier parce que j'ai dit madame tout court à la comtesse Paolina: ça ne fait jamais qu'une pauvre petite bêtise pour toute la soirée d'hier \*.

\* François, Julien.

FRANÇOIS.

Et la marquise de la Villedieu que tu as appelée mademoiselle, au dessert... Crétin!... Pourquoi pas mademoiselle Rédillon, tout de suite? ça lui aurait fait plus de plaisir!

JULIEN.

Rédillon?

FRANÇOIS.

Mademoiselle Herminie Rédillon dont le père avait gagné de l'argent dans les cuirs, a épousé, à dix-huit ans, le marquis de la Villedieu qui en avait soixante-cinq... mal conservé, si mal conservé, qu'il en est mort, après un an de mariage... Ça, c'est une justice à lui rendre... Tu penses bien que si mademoiselle Herminie a accepté un mari comme celui-là, c'est que le titre de marquise ne lui déplaisait pas et qu'elle était bien aise d'être présidente de l'œuvre des Petites Marmites... c'était même une des conditions du mariage.

JULIEN.

Les Petites Marmites, qu'est-ce que c'est donc?

FRANÇOIS.

Il ne sait pas ce que c'est que l'œuvre des Petites Marmites!.. C'est une œuvre de bienfaisance éminemment aristocratique, idiot! Toutes ces dames du faubourg en font partie, Champenois!... as-tu compris?

Il le fait passer \*.

JULIEN.

Oui, mon oncle.

FRANÇOIS.

Nous verrons bien... Ah! à propos...

\* Julien, François.

JULIEN, à part.

Oh! mais! il me rase, mon oncle!

FRANÇOIS.

Tu auras soin de ne jamais dire devant M. le docteur que M. Octave passe sa vie chez les cocottes ou bien à jouer au billard...

JULIEN.

Pourquoi ça?

FRANÇOIS.

Parce que le docteur est son correspondant à Paris, d'abord; ensuite parce que M. Octave est le fiancé de mademoiselle Lucienne.

JULIEN.

Ah! s'ils se marient jamais, ceux-là!

FRANÇOIS.

J'espère bien que non, pour mademoiselle Lucienne! M. Octave est un débauché!

JULIEN.

Dame! c'est de son âge, à ce jeune homme!.. Si j'avais de la fortune, moi, j'aimerais à être un débauché...

FRANÇOIS.

Polisson!.. Chut!.. mademoiselle Lucienne!

Julien va à gauche.

LUCIENNE, arrivant par le fond\*.

Eh bien, François, vous n'avez donc pas compris ma sœur? Elle vous a dit de servir le café dans la galerie.

FRANÇOIS.

Pardon, mademoiselle, j'y vais... (A Julien.) Allons!... et réveille-toi un peu! \*\*

\* Julien, Lucienne, François.

\*\* Julien, François, Lucienne.

JULIEN.

Je ne dors pas, mon oncle !

Il prend un plateau et le porte dans la galerie, suivi de François.

## SCÈNE II

LUCIENNE, OCTAVE.

LUCIENNE, apercevant Octave qui entre \*.

Monsieur Octave !

OCTAVE.

Mademoiselle Lucienne ! (Lui offrant un bouquet de violettes imperceptible.) Mademoiselle !

LUCIENNE.

Oh ! monsieur Octave !... mais vous vous ruinez !

OCTAVE.

C'est que vous ne savez pas... papa m'a envoyé vingt-cinq louis pour les bouquets !

LUCIENNE.

Oh ! alors...

Elle prend le bouquet.

OCTAVE.

Et puis il faut bien que je sois galant pour remplir nos conventions !

LUCIENNE.

Sans doute.

OCTAVE.

Papa m'a expédié à Paris afin de me marier...

\* Octave, Lucienne.

LUCIENNE.

Ce dont vous ne vous souciez guère !

OCTAVE.

Oh ! non... On m'a présenté à vous...

LUCIENNE.

Vous étiez le dix-huitième...

OCTAVE.

Après trois minutes de conversation, nous avons compris que ni l'un ni l'autre n'avions envie de nous épouser...

LUCIENNE.

Mais nous nous sommes promis d'en avoir l'air aux yeux de tout le monde, moi, pour qu'on ne me présentât pas un dix-neuvième prétendant...

OCTAVE.

Et moi pour jouir tranquillement des délices de la capitale !

LUCIENNE.

C'était une très-bonne idée... seulement, vous ne vous occupez pas assez de moi, et je crains que ma sœur ne finisse par se douter de quelque chose.

OCTAVE.

Vous trouvez que je n'ai pas l'air amoureux ?

LUCIENNE.

Vous n'avez pas l'air amoureux du tout...

OCTAVE.

Oh !

LUCIENNE.

Hier, après déjeuner, vous ne m'avez seulement pas regardée... vous avez passé tout votre temps à expliquer

au docteur comment il fallait s'y prendre pour faire un carambolage à travers un chapeau... Vous vous imaginez que c'est avec ces façons-là...

OCTAVE.

Vous verrez demain soir... je dîne ici... je serai étonnant!

LUCIENNE.

J'y compte...

OCTAVE.

On sera obligé de me modérer!

LUCIENNE.

Avouez que vous me devez une belle reconnaissance.

OCTAVE.

Et vous donc?... (Confidemment.) Si vous croyez que je n'ai pas deviné!

LUCIENNE.

Vous avez deviné quelque chose, vous?

OCTAVE.

Ce n'était pas le mariage qui vous déplaisait, c'étaient les prétendants: je suis sûr que, si l'on cherchait bien, on trouverait quelque part un bel inconnu..

LUCIENNE \*

Monsieur Octave!

OCTAVE.

Voyons! voyons!.. ma petite fiancée?

LUCIENNE.

Il n'y a personne, monsieur... mais en admettant qu'il y eût quelqu'un, qu'est-ce que cela pourrait vous faire?

\* Lucienne, Octave.

OCTAVE.

Ce que ça pourrait me faire! Songez donc! Si le bel inconnu venait tout à coup réclamer ses droits, ce serait une position perdue... ma position de soupirant... une sinécure!... il faudrait trouver une autre place... et dame!... toutes les jeunes filles ne sont pas aussi complaisantes que vous! Il y en a qui se marient!

LUCIENNE.

Allons! allons! ne vous tourmentez pas, vous n'avez rien à craindre...

OCTAVE.

Oh! tenez, vous êtes si gentille, que, pour vous voir heureuse, au risque de tout perdre, je souhaiterais presque que le bel inconnu...

LUCIENNE.

Encore! vous êtes un impertinent!

*La porte de la salle à manger s'ouvre.*

OCTAVE, pirouettant.

Oh! ces dames!...

LUCIENNE.

Eh bien! quoi, ces dames?

OCTAVE.

Elles me font peur!... Je vais fumer une cigarette dans la galerie... A tout à l'heure!... à tout à l'heure!

*Il sort rapidement.*

## SCÈNE III

BERTHE DE CÉNOZAN, HERMINIE  
DE LA VILLEDIEU, BLANCHE DE LANÇAY,  
LUCIENNE, *entrant par le pan coupé à gauche.*

BERTHE.

Mesdames, le déjeuner est terminé! Ces messieurs fument leur cigare dans la galerie. Vite à la besogne! Voulez-vous, chère présidente?

HERMINIE, *allant à la table \**.

Certainement!... Mesdames, en place!... travaillons!... D'abord, par où commencer?

BLANCHE.

Belle question!... nous n'avons qu'une chose à faire!  
*Elles s'asseyaient toutes.*

HERMINIE.

Commençons par celle-là!

TOUTES.

Mais chère présidente!... chère présidente!...

HERMINIE.

Mesdames, je vous en prie...

TOUTES.

Nous demandons... nous demandons...

HERMINIE, *soune et se lève.*

Je vous en prie, mesdames, soyons sérieuses... En ma qualité de présidente, j'ai l'honneur de vous rappeler

\* Lucienne, Hermioie, Blanche, Berthe.

que nous sommes réunies à l'effet de procéder à la nomination de trois commissaires pour la vente de charité qui doit avoir lieu ici, dans l'hôtel de notre trésorière et amie, madame la comtesse de Cénozan, au profit de notre œuvre des Petites Marmites... Quel système adopterons-nous? le choix ou l'élection?

BERTHE.

Je demande la parole.

HERMINIE, se rressoyant.

Je vous la donne.

BERTHE.

Il me semble que le plus simple serait de désigner d'abord les commissaires, ensuite, on tirerait au sort...

TOUTES.

C'est cela! c'est cela!...

BLANCHE.

Une loterie de commissaires! C'est très-gentil!

HERMINIE.

Voyons, écris, Lucienne! Le docteur...

LUCIENNE.

Mon parrain?..

BLANCHE.

Est-ce que vous ne le trouvez pas un peu?..

BERTHE.

Vous ne craignez pas que ça le fatigue?

LUCIENNE, écrivant.

Dites tout de suite qu'il est trop vieux: ce sera plus simple!

TOUTES.

Mademoiselle!

BLANCHE.

Je propose M. Octave.

LUCIENNE.

Mon amoureux!... à la bonne heure!

Elle écrit.

HERMINIE.

En voilà deux!... Au troisième maintenant!

TOUTES, cherchant.

Le troisième?..

BLANCHE.

Quel malheur que M. de Montfavet ne soit pas encore revenu de Constantinople! Il est si bon commissaire!... Il a tant d'entrain! L'année dernière, au Grand Hôtel, il m'a fait vendre cinquante francs des petits moutons à musique qui valaient bien vingt-cinq sous. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas, Lucienne?

LUCIENNE, un peu troublée.

Moi?.. non... c'est-à-dire... si... parfaitement.

BERTHE, l'observant.

Ce fou de Montfavet lui trotte toujours par la tête.

HERMINIE.

Voyons, voyons, mesdames, ce troisième commissaire?

BERTHE.

Eh bien!... (Apercevant la comtesse Paolina qui entre par le fond.)  
Ah! voilà la comtesse Paolina: elle va nous donner une idée!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, PAOLINA \*.

PAOLINA.

De quoi s'agit-il?

HERMINIE.

Nous avons trois commissaires à nommer, nous en avons nommé deux... nous cherchons le troisième.

PAOLINA.

Et quels sont vos élus?

LUCIENNE.

Le docteur, M. Octave!

PAOLINA.

Eh bien! et M. de Cénozan?

BERTHE.

Mon mari?

PAOLINA.

Pourquoi pas?

BERTHE.

Enfin, si vous voulez!

HERMINIE.

Et de trois!

FRANÇOIS, entrant au instant.

On apporte, pour le comptoir de madame la comtesse, une collection complète d'hommes politiques en pain d'épices.

\* Lucienne, Herminie, Blanche, Paolina, Berthe.

BLANCHE.

Sont-ils ressemblants?

BERTHE.

Nous allons voir!

Elle fait un mouvement pour sortir.

LUCIENNE.

A-t-on le droit d'y goûter?

PAOLINA.

Moi, d'abord, tous ceux qui ne sont pas de mon parti, je les mange!

HERMINIE.

Mesdames... je vous en prie, le tirage d'abord... Allons, Lucienne, à vous, la plus jeune de la société \*!

LUCIENNE, tirant un billet.

Pour qui le numéro 1?

BLANCHE.

A tout seigneur, tout honneur. Pour notre présidente, madame Raymonde-Herminie Robertet, marquise de la Villedieu!.. (A part,) née Rédillon.

Au moment où Lucienne va ouvrir le billet, Cénozan et le docteur entrent par le fond.

## SCÈNE V

LES MÊMES, CÉNOZAN, LE DOCTEUR, au fond.

CÉNOZAN.

On joue aux petits papiers?

\* Berthe, Lucienne, Herminie, Blanche, Pauline.

LUCIENNE.

Du tout! On travaille sérieusement.

BLANCHE, au docteur.

Comment va, docteur?

LE DOCTEUR.

Couci-conça... vous savez, j'ai la santé la plus capricieuse...

LUCIENNE.

Pour la présidente, avons-nous dit! (Elle ouvre le billet.)  
Le docteur!

HERMINIE.

Bravo! J'ai justement une consultation à vous demander, docteur.

LE DOCTEUR.

Pour vous?

HERMINIE.

Ah! je le voudrais bien! Mais, hélas! c'est bien plus grave, je vous conterai cela.

LUCIENNE.

Pour madame la douairière de Sainte-Eglène.

BERTHE.

Où donc est-elle?

BLANCHE.

Elle s'est fait excuser... comme toujours.

LUCIENNE.

Pour madame la douairière de Sainte-Eglène... (Lisant.)  
M. Octave!

CÉNOZAN.

Oh! le pauvre garçon!

BERTHE.

Plaignez-le donc!

HERMINIE, même jeu.

Pour madame la comtesse Paolina...

LUCIENNE, lisant le billet.

M. de Cénozan!... Et c'est tout!

Tout le monde se lève.

CÉNOZAN, s'approchant de Paolina, à voix basse.

Ma foi! il y a un Dieu pour les amoureux!

PAOLINA.

Oui, mais pas pour les imprudents! Prenez garde!

BLANCHE.

Où est donc M. Octave?

LUCIENNE.

Il fume dans la galerie.

HERMINIE.

Il devrait déjà être ici!... c'est bien le secrétaire le plus inexact...

LE DOCTEUR, descendant.

Que le diable emporte madame sa mère qui a eu l'idée de me le recommander.

PAOLINA, apercevant Octave.

Ah! le voici!

TOUTES.

Arrivez donc! arrivez donc!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE entre par la galerie pan coupé à droite, un paquet de grandes photographies sous le bras.

Mesdames!... (A Lucienne.) Mademoiselle Lucienne!... Voici des photographies qu'on apporte pour votre comptoir.

TOUTES.

Voyons! voyons \*!

Tout le monde se réunit en groupe dans le fond en regardant les photographies, sauf Herminie et le docteur.

HERMINIE.

Docteur, deux mots \*\*!

LE DOCTEUR.

Ah! cette consultation... je suis sûr qu'il s'agit de Balbine, votre adorable petite chienne.

HERMINIE.

Justement!

LE DOCTEUR.

Eh bien?

HERMINIE.

Elle ne mange plus, elle ne boit plus, elle ne dort plus, elle n'aboie plus, elle est triste, maussade... elle a quelquefois les yeux pleins de larmes et me regarde d'une si drôle de manière... Tenez, comme ça...

\* Lucienne, Cénozoa, Blanche, Paulina, Octave, Berthe.

\*\* Docteur, Herminie.

LE DOCTEUR.

Vous savez quel remède je vous ai conseillé.

HERMINIE.

Oui, le mariage, je le sais bien.

LE DOCTEUR.

Vous l'avez dit : les symptômes sont absolus... il n'y a pas à s'y tromper... La fille de ma concierge était comme ça il y a un an.

HERMINIE.

On l'a mariée?

LE DOCTEUR.

Non, on l'a envoyée au Conservatoire.

HERMINIE.

Mais, docteur, je ne peux pas envoyer Balbine au Conservatoire : elle a horreur du piano !

BERTHE, dans le fond.

Lucienne, tes photographies sont charmantes !

PAOLINA.

Adorables !

BLANCHE, regardant les photographies.

Constantinople!... Constantinople!... Constantinople!..  
Que de Constantinople!...

LUCIENNE, avec embarras.

Il me semble qu'en ce moment...

BERTHE.

Petite folle, va! (A part.) Il songe bien à revenir, son Montfavet !

FRANÇOIS, annonçant.

Monsieur le baron de Montfavet !

MADAME DE CÉNOZAN, LE DOCTEUR, BLANCHE,  
CÉNOZAN.

Montfavet!... c'est impossible !

LUCIENNE, très-ému, s'appuyant contre un meuble.

Lui!

OCTAVE, bas à Lucienne.

Hé! hé! le bel inconnu!

LUCIENNE.

Vous êtes un impertinent!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MONTFAVET\*.

CÉNOZAN, allant au-devant de Montfavet.

Comment? Toi! déjà?

MONTFAVET.

Déjà! Eh bien, merci! tu me reçois bien!

CÉNOZAN.

Cher ami, excuse ce cri arraché à la surprise. Tu arrives du bout de l'Europe, sans prévenir... comme on revient de Montmorency... et, dame! tu comprends, dans le premier moment...

MONTFAVET.

Je comprends... je comprends! (Il salue tout le monde; mouvement réciproque en saluant Lucienne.) Mademoiselle!

BERTHE.

Et peut-on savoir qui vous a fait revenir sitôt?

MONTFAVET.

Sitôt!... Encore un mot aimable! Décidément on me

\* Docteur au fond, Octave, Lucienne, Hermioie, Blanche, Paulina, Montfavet, Cénozan, Berthe.

reçoit bien ici! Que voulez-vous, on est Parisien ou on ne l'est pas!... quand il y a quatre mois que l'on vit au milieu d'une nature desséchée... quatre mois qu'on n'a reçu une goutte de pluie... on ne peut s'empêcher de songer en soupirant au printemps de Paris... aux courses de Longchamps, aux brouillards embaumés de la Seine, et de lancer vers l'Occident de longs regards chargés de mélancolie... et puis enfin l'Orient, dans ce moment-ci...

LE DOCTEUR.

Le profane!... il reproche à Constantinople l'éclat de son soleil!

BLANCHE.

Mais savez-vous, mon cher baron, que vous avez l'air médiocrement enthousiasmé de votre voyage?

MONTFAVET.

Peuh!...

OCTAVE.

Et les harems?

LE DOCTEUR, sévèrement.

Monsieur Octave!

HERMINIE.

Les aventures?

MONTFAVET.

Quelles aventures?

BERTHE.

Mais il me semble que quand on vient de si loin...

BLANCHE.

Vous arrivez à l'instant?

MONTFAVET.

Il y a deux heures... le temps de passer chez moi...

CÉNOZAN, *à part.*Nous y voilà ! (*Haut.*) Hum !

MONTFAVET \*.

Quand je dis chez moi...

CÉNOZAN.

Hum ! hum !

MONTFAVET.

Est-ce que tu es enrhumé ?

CÉNOZAN.

Je ne crois pas.

MONTFAVET, *très-gaiement.*

Figurez-vous, mesdames... mais, au fait, vous demandiez une aventure de voyage... eh bien, cette aventure, c'est le retour qui me la réservait... Imaginez quelque chose dans le genre des *Pitules du diable*... la maison fantastique...

FRANÇOIS, *au instant.*

Le pain d'épices de madame la comtesse attend toujours.

BERTHE.

C'est juste !... je n'y songeais plus... (*À Montfavet.*) Vous permettez ! (*À Lucienne.*) Viens-tu, Lucienne ?

Elles sortent vivement.

HERMINIE, *poussant Berthe et Lucienne.*

Mais dépêchez-vous donc... dépêchez-vous donc... les comptoirs ne seront jamais prêts pour la vente !

Elle sort par le pan coupé à droite, après avoir fait passer devant elle Berthe et Lucienne.

\* Blanche et Hermine vivement, entre Paulina et Montfavet.

## SCÈNE VIII

BLANCHE, PAOLINA, OCTAVE, CÉNOZAN,  
MONTFAVET, LE DOCTEUR \*.

BLANCHE, *suit* Hermine de l'œil.

Quel mouvement elle se donne, mademoiselle Rédillon !

CÉNOZAN, *à part*.

Ouf!... il est arrivé à propos François.

MONTFAVET.

Faut-il continuer?

CÉNOZAN, *vivement*.

C'est inutile!... ces dames te dispensent du récit.

BLANCHE et PAOLINA.

Mais pas du tout!... pas du tout!... Nous tenons à savoir...

MONTFAVET.

Tu entends! (*Reprenant son histoire.*) Eh bien! imaginez un malheureux qui rentre chez lui et qui trouve son logis métamorphosé: le salon dans la chambre à coucher, un tapis dans la cuisine, le domestique changé de couleur, des murs pleins où il y avait des portes, des portes où il y avait des cheminées, des cordons de sonnette remplaçant les tableaux, des fleurs dans l'antichambre et des glaces... oh! mais des glaces... partout!

BLANCHE.

Qu'est-ce que cela signifie?

\* Octave, le docteur, Blanche, Montfavet, Paulina, Cénozan.

CÉNOZAN.

Il est fou!

MONTFAVET.

Jugez-en... Au moment de mon départ, il y a quatre mois, j'avais un petit salon vert qui donnait sur la rue...

CÉNOZAN.

Tu en es bien sûr?

MONTFAVET.

Comment! si j'en suis sûr?... Vert! tout ce qu'il y a de plus vert, et sur la rue! J'avais également un domestique brun qui s'appelait Cyprien... (Cénozan cherche à l'interrompre.) Eh bien, savez-vous ce que je trouve à mon retour? Un salon du bleu le plus tendre, donnant sur la cour, et un domestique du blond le plus ardent répondant au nom mythologique de Narcisse.

PAOLINA, bas à Cénozan.

Comment, c'était chez lui que... quelle imprudence!

CÉNOZAN, bas à Paolina.

Chut!... j'arrangerai tout.

OCTAVE.

Mais c'est tout à fait l'histoire de la petite Zozotte des Bouffes avec l'homme-canon... l'autre jour... il paraît que...

LE DOCTEUR.

Monsieur Octave!

MONTFAVET.

Pour en revenir à mon appartement...

CÉNOZAN, cherchant à l'arrêter.

Crois-tu que ce soit bien intéressant?

BLANCHE.

Mais sans doute, nous tenons à savoir...

CÉNOZAN.

Je trouve son anecdote vulgaire.

MONTFAVET.

Eh bien, tu es difficile... d'autant plus que, pendant mon absence, je la soupçonne d'en avoir vu de grises, cette chambre passée au bleu!

CÉNOZAN, cherchant à l'arrêter.

Hum! hum!

PAOLINA, bas à Cénozan.

Mais arrêtez-le donc?

MONTFAVET.

Il paraît que Narcisse avait été engagé par un M. Paul, avocat, qui profitait de mon absence pour recevoir ses clientes chez moi.

OCTAVE.

Une petite tour de Nesle, alors?

LE DOCTEUR.

Monsieur Octave! je vais être forcé d'écrire à madame votre mère!

BLANCHE.

M. Paul!... mais ce n'est pas un nom, ça...

MONTFAVET.

C'est ce que je me suis dit...

PAOLINA, bas à Cénozan.

Mais faites-le donc taire!

CÉNOZAN.

Comment?

PAOLINA, lui montrant un guéridon sur lequel se trouve un service de porcelaine.

Renversez cette table...

MONTFAVET.

Ah! il était gentil, mon locataire... et sans gêne...

PAOLINA, à CÉNOZAN.

Mais allez donc!

CÉNOZAN, renversant la table.

Boum!

BLANCHE.

Ah!... mon Dieu!

PAOLINA.

Quel malheur!

BLANCHE.

Un si beau service de Sèvres!

CÉNOZAN.

Ce n'est rien, mesdames, ce n'est rien! (A part.) quinze cents francs seulement! (Haut.) C'est mon pied... je vais faire enlever cela! (Passant devant Montfavet.) Mais tais-toi donc!

Il sonne.

MONTFAVET, à part.

Hein!... qu'est-ce qui lui prend?

FRANÇOIS, venant ramasser les morceaux du service brisé.

On apporte une petite roulette et des porte-cigarettes pour le comptoir de madame de Lançay.

BLANCHE.

J'y vais!... docteur, votre bras!... (A Octave.) Eh bien, monsieur le secrétaire?...

Le docteur lui donne le bras.

OCTAVE.

Je vous suis, madame.

Il sort avec Blanche et le docteur.

CÉNOZAN, vite et bas à Paolina.

Ne craignez rien. Je vais parler à Montfavet. Dans vingt minutes, je serai là-bas. Narcisse est prévenu et vous attend.

PAOLINA, bas à Cénozan.

Prenez garde, au moins!

Elle sort à la suite de madame de Labeny.

MONTFAVET, à part, la regardant.

Où diable ai-je donc vu cette petite tête-là?

## SCÈNE IX

MONTFAVET, CÉNOZAN.

CÉNOZAN \*.

Enfin, nous voilà seuls!

MONTFAVET.

Oui... et ce serait le moment de m'expliquer...

CÉNOZAN.

Je ne demande que ça!... (Le regardant bien en face.) Animal!

MONTFAVET.

Hein!

CÉNOZAN.

Sauvage!

\* Cénozan, Montfavet.

MONTFAVET.

Ah ! mais, dis donc...

CÉNOZAN.

Tu avais bien besoin d'aller raconter cette histoire inepte !

MONTFAVET.

Comment, inepte ?

CÉNOZAN.

Tu ne voyais donc pas les signes que je te faisais?... tu ne comprenais donc pas ?...

MONTFAVET.

Mais je ne comprends pas encore.

CÉNOZAN.

Tu n'avais donc pas deviné qui était ce M. Paul ?

MONTFAVET.

Comment, toi ?

CÉNOZAN.

Parbleu !

MONTFAVET.

Ah ! par exemple !

CÉNOZAN.

Eh ! bien, après ? Est-ce que je ne suis pas un homme comme un autre ?... est-ce que je ne peux pas avoir une maîtresse ?

MONTFAVET.

Toi, le vertueux Gaston !.. le phénomène de l'institution Potard !

CÉNOZAN.

Eh bien ! mon ami, j'ai cessé d'être un phénomène... voilà tout ce que ça prouve !

MONTFAVET.

Toi qui aimais tant ta femme !

CÉNOZAN.

Eh ! je l'aime toujours... plus encore si c'est possible ; on peut parfaitement aimer sa femme et ça n'empêche pas du tout... du reste, rien de sérieux !

MONTFAVET.

Je l'espère.

CÉNOZAN.

Un caprice !... une fantaisie !..

MONTFAVET.

Dans le demi-monde ?

CÉNOZAN.

Une danseuse, cher ami... une danseuse... rencontrée par hasard... chez la couturière de ma femme... Berthe m'avait envoyé faire une commission... c'est sa faute... tu vois, c'est sa faute... Je te conterai cela en détail, une autre fois... du reste, c'est mon premier péché.

MONTFAVET.

Et ça sera le dernier, bien entendu... Mais, misérable, pourquoi choisir mon appartement pour théâtre de tes exploits ?

CÉNOZAN.

Que veux-tu?... l'occasion... En partant, tu m'avais laissé ta clef pour aller prendre des livres... j'y ai été une fois... deux fois... puis le cœur a parlé... il fallait un endroit pour se rencontrer... je ne pouvais pas aller chez elle...

MONTFAVET.

Elle habite chez ses parents ?

CÉNOZAN.

Oui, mon ami, oui... chez ses parents.

MONTFAVET.

Naturellement... une danseuse!... comme c'est ça!

CÉNOZAN.

Tu étais en voyage... ça ne te gênait guère... ma foi!...

MONTFAVET.

Soit! mais au moins pouvais-tu conserver les tentures...

CÉNOZAN.

Le vert n'allait pas à son teint.

MONTFAVET.

C'est une raison!... passe pour les tentures!... mais Cyprien, à quoi bon le renvoyer?

CÉNOZAN.

Qu'est-ce que tu dis là ?... Mais, malheureux, Cyprien me connaissait, il était en relations journalières avec mes domestiques; mon aventure aurait fait les beaux jours de l'office... tandis qu'avec Narcisse... M. Paul, avocat des veuves...

MONTFAVET.

Mais le concierge, comment a-t-il souffert...

CÉNOZAN.

Je lui ai dit que je prenais tout sur moi, que je te préviendrais dès que tu serais de retour.

MONTFAVET.

C'est donc pour ça qu'il s'est sauvé en m'apercevant?

CÉNOZAN.

Il redoutait le premier choc!

MONTFAVET.

Enfin!... ce qui est fait est fait!... Me voilà prévenu.. je tâcherai de ne plus laisser échapper de parole imprudente... Au revoir, cher ami.

CÉNOZAN \*.

Où vas-tu?

MONTFAVET.

Chez moi, pardieu!

CÉNOZAN, le retenant.

Pardon! c'est que j'y vais aussi.

MONTFAVET.

Eh bien! nous irons ensemble.

CÉNOZAN.

C'est que j'aimerais mieux y aller tout seul.

MONTFAVET.

Encore!

CÉNOZAN.

C'est la dernière fois, parole d'honneur! Je ne te demande qu'une petite demi-heure... de trois heures à trois heures et demie... dans une demi-heure, tu pourras rentrer.

MONTFAVET.

Je n'ai plus de domicile, alors... je suis un nomade... je tombe sous le coup de la loi... Où veux-tu que j'aille pendant cette demi-heure?

CÉNOZAN, l'installant dans un fauteuil.

Tu vas rester ici bien gentiment... dans ce fauteuil... on y est admirablement... c'est mon fauteuil de prédilection... Tiens, voilà un journal... veux-tu un grog?

\* Montfavet, Cénozan.

MONTFAVET.

Je n'ai pas soif.

CÉNOZAN.

Veux-tu des cigares ?

MONTFAVET.

Ici !...

CÉNOZAN.

Tiens, c'est vrai !... Veux-tu du feu ?

MONTFAVET.

Mais puisque je ne peux pas fumer...

CÉNOZAN, regardant sa montre.

Au revoir, cher ami... Dans une demi-heure, je te permets de rentrer... dans une demi-heure, tu entends... dans une demi-heure !

Il sort.

MONTFAVET.

Merci bien !

## SCÈNE X

MONTFAVET, seul, puis LUCIENNE.

MONTFAVET; il s'assied dans le fauteuil, puis le change de place ; jeu de scène muet.

Sa place favorite !... on y est très-mal ! Je ne m'étonne plus maintenant qu'il se plaise chez moi, ce fou de Gaston ! Une demi-heure... une petite demi-heure... à deux pas de chez soi, c'est raide !... (Ouvrant le journal.) Affaires

d'Orient! ah! non, j'en viens! Il est idiot, son journal!... j'aime encore mieux attendre sur le boulevard!

Il se lève et se dirige vers le fond. — Au moment où il va sortir, il se trouve en face de Lucienne qui entre par le pan coupé à droite.

LUCIENNE.

Monsieur de Montfayet! \*

MONTFAVET.

Mademoiselle Lucienne!

LUCIENNE.

Pardon, monsieur, vous sortiez, je ne veux pas vous retenir... je venais chercher ces photographies.

MONTFAVET.

Mais, mademoiselle...

LUCIENNE \*\*.

Je vous en prie... ne vous occupez pas de moi... je serais désolée de vous retarder.

MONTFAVET.

Mais je vous assure, mademoiselle...

LUCIENNE.

Après quatre mois d'absence, on doit être pressé de rentrer chez soi.

MONTFAVET, vivement.

Mais je ne vais pas chez moi... Ah! si vous croyez qu'on rentre comme ça chez moi...

LUCIENNE.

Comment? vous ne pouvez pas rentrer chez vous?

\* Montfayet, Lucienne.

\*\* Lucienne, Montfayet.

MONTFAVET, cherchant à se reprendre.

C'est-à-dire... c'est-à-dire... je ne peux pas rentrer... c'est une façon de parler... je veux dire qu'en ce moment... il y a des ouvriers... des tapissiers...

LUCIENNE.

Déjà!

MONTFAVET.

Mais à trois heures et demie, ils seront partis.

LUCIENNE.

Allons, tant mieux!

MONTFAVET.

Vous me laissez?

LUCIENNE.

Je suis très-pressée... On attend ces épreuves à notre comptoir.

MONTFAVET.

Voulez-vous me permettre de les porter à leur destination?

LUCIENNE.

Vous pourriez vous perdre dans l'hôtel, monsieur, il y a si longtemps que vous n'y êtes venu!

MONTFAVET.

Si je m'y perds, mademoiselle, cela prouvera que je n'ai pas mieux gardé le souvenir des localités que vous n'avez conservé, vous, la mémoire des noms.

LUCIENNE.

Je ne comprends pas\*.

MONTFAVET.

Autrefois, vous saviez qu'on m'appelait Georges.

\* Lucienne, Montfavet.

LUCIENNE.

Peut-être!... pensez-vous? Il y a si longtemps! Est-ce que vous tenez beaucoup à ce que je me souviene de ce détail?

MONTFAVET.

Décidément, je crois que j'ai eu tort de revenir si vite.

LUCIENNE.

J'aurais cru, moi, que vous aviez eu tort de partir si brusquement... Mais à quoi bon se gêner?... quand on ne laisse rien derrière soi!... pas un parent, pas un ami...

MONTFAVET.

Mademoiselle!

LUCIENNE.

Je vais porter ces photographies, vous permettez?

MONTFAVET \*.

Mademoiselle, voulez-vous m'accorder dix-neuf minutes?

LUCIENNE.

Quel drôle de compte!

MONTFAVET.

Je craindrais d'être indiscret en en demandant davantage.

LUCIENNE.

Enfin, soit!... va pour dix-neuf minutes! Êtes-vous satisfait?

MONTFAVET.

Je le serais bien plus si, pendant ces dix-neuf minutes, vous consentiez à me parler comme autrefois... chez

\* Montfavet, Lucienne.

cette bonne douairière de Sainte-Eglène... mais on a sans doute contre moi quelque grosse rancune ?

LUCIENNE.

Peut-être.

MONTFAVET.

Si je vous suppliais de répondre franchement?...

LUCIENNE.

Oh ! si je répondais, je répondrais franchement, mais...

MONTFAVET.

Mais...

LUCIENNE.

Répondre, c'est un peu pardonner.

MONTFAVET.

Chère Lucienne !

LUCIENNE.

Eh bien ! monsieur, je vous en veux beaucoup. Voilà déjà un commencement de franchise.

MONTFAVET.

Beaucoup ?

LUCIENNE, elle s'assoit.

Je vous en veux beaucoup... d'être parti pour si longtemps sans vous soucier de personne... sans songer à tout ce qui pouvait se passer en votre absence... au risque de me trouver mariée à votre retour...

MONTFAVET.

Vous allez vous marier ?

LUCIENNE.

Il en est question.

MONTFAVET.

Avec quelqu'un que vous aimez ?

LUCIENNE.

Qui sait ?

MONTFAVET.

M. Octave ?

LUCIENNE.

Il ne vous plaît pas ?

MONTFAVET.

Mais c'est un enfant !

LUCIENNE.

Ma sœur le trouvait un peu jeune d'abord ; mais le docteur lui a expliqué que les hommes dont on voulait faire des maris, il fallait les prendre tout petits... Il paraît que, quand on les laisse grandir, ils ne peuvent plus se décider.

MONTFAVET.

C'est un étourdi.

LUCIENNE.

Tout le monde, ici, en fait le plus grand cas.

MONTFAVET.

Tout le monde ! tout le monde ! (vivement.) Pourquoi le défendre si chaudement si vous ne l'aimez pas ?

LUCIENNE, se levant.

Et vous, pourquoi l'attaquer de la sorte alors même que je l'aimerais ? Quand on veut avoir le droit de donner des conseils, on ne quitte pas les gens sans motif pendant des mois !

\* Lucienne, Montfavet.

MONTFAYET.

Sans motif !

LUCIENNE.

Certainement.

MONTFAYET.

Cela vous est bien facile à dire !... Si vous saviez... peut-être vous moqueriez-vous de moi... eh bien ! tant pis !... Figurez-vous qu'il y a quatre mois, ma chère Lucienne, moi que vous avez toujours connu comme le plus léger, le plus fou des hommes, j'étais en train de devenir amoureux... mais amoureux !...

LUCIENNE.

Amoureux, vous ?

MONTFAYET.

Oui, moi.

LUCIENNE.

Amoureux d'une veuve ?

MONTFAYET.

D'une jeune fille.

LUCIENNE.

Que je connais ?

MONTFAYET.

Que vous ne connaissez pas.

LUCIENNE.

Eh bien ! il fallait l'épouser, votre jeune fille.

MONTFAYET.

Il y avait des obstacles.

LUCIENNE.

Elle ne voulait pas de vous ?

MONTFAVET.

Je ne sais pas au juste... je ne le lui ai jamais demandé... Songez donc : j'ai trente-quatre ans et elle en a vingt ! et puis, je l'ai connue presque enfant... elle a pris l'habitude de me regarder comme un frère aîné... autrefois elle m'appelait son grand Georges.

LUCIENNE.

Comme moi.

MONTFAVET.

Précisément.

LUCIENNE.

C'est grave !

MONTFAVET.

Vous voyez bien !... Alors, comme il me restait encore une lueur de bon sens dans les intervalles de ma folie, j'en ai profité pour me sauver.

LUCIENNE.

Ah ! c'est à cause de...

MONTFAVET.

Le remède était mauvais, sans doute, car au bout d'un mois, je pensais toujours à la jeune fille...

LUCIENNE.

Que je ne connais pas...

MONTFAVET.

Et je n'avais qu'un désir, celui de la revoir ; au bout de quatre mois, j'étais revenu, décidé à lui tout avouer.

LUCIENNE.

Alors ?

MONTFAVET.

Alors, je ne lui ai rien dit du tout, parce que je n'ai

pas osé; mais elle était bien fine autrefois, et j'espère qu'elle m'aura compris.

LUCIENNE.

Êtes-vous bien sûr qu'elle vous ait compris?

MONTFAVET.

Ah! voilà!... Elle ne m'a rien dit encore... mais si vous le vouliez bien, nous pourrions chercher ensemble, et je suis sûr que nous finirions par deviner ce qu'elle doit me répondre.

LUCIENNE.

C'est très-délicat, ce que vous me demandez là. Je ne la connais pas! Songez donc! si j'allais me tromper... Il me semble cependant... mais je ne réponds de rien... ce n'est qu'une supposition... il me semble que si j'étais à sa place, il ne me paraîtrait pas du tout impossible d'épouser un homme qui aurait trente-quatre ans... quand bien même il s'appellerait Georges.

MONTFAVET.

Chère Lucienne!

LUCIENNE.

Monsieur de Montfavet, vous m'avez tout à l'heure demandé dix-neuf minutes d'entretien... en voilà vingt-cinq d'écoulées. Vos tapissiers sont partis, vous pouvez en faire autant.

MONTFAVET. \*

Ah! j'ai bien le temps de rentrer chez moi!

LUCIENNE.

Mais moi, je n'ai pas celui de rester plus longtemps ici.

\* Montfavet, Lucienne.

MONTFAVET.

Au revoir donc, chère Lucienne, et merci de votre réponse.

LUCIENNE, vivement.

Ma réponse ! Permettez, je n'ai rien dit... ce n'est pas moi qui ai parlé... c'est cette jeune fille... c'est elle qu'il faut remercier.

MONTFAVET.

Eh bien ! remerciez-la pour moi et du plus profond de mon cœur !

Il sort.

## SCÈNE XI

LUCIENNE, seule.

Cher Georges !... oh ! oui, je me souviens de nos bonnes parties chez la douairière, et de l'étang, et des grandes feuilles vertes que vous alliez chercher pour mes bouquets !... Je n'ai rien oublié ! et je vous promets, monsieur le baron, qu'on peut vous aimer... puisque c'est déjà fait... et depuis longtemps !

## SCÈNE XII

BERTHE, LUCIENNE.

BERTHE, entre brusquement.

M. de Cénozan !... M. de Cénozan ! (Aperçoit Lucienne qui reste pensive et ne l'écoute pas.) Lucienne ! eh bien ! est-ce que tu dors ?

LUCIENNE.

Moi ? non....

BERTHE.

Tu en avais l'air cependant. (Elle frappe sur un timbre.) Tu ne sais pas où est mon mari ?

LUCIENNE.

Je ne sais pas... dans son cabinet peut-être... Mais qu'est-ce que tu as ?

BERTHE, à François qui vient d'entrer.

Quelle aventure, mon Dieu ! quelle aventure !... M. de Cénozan est-il chez lui ?

FRANÇOIS.

M. le comte est sorti depuis une demi-heure.

Il sort.

BERTHE.

C'est bien ! (À Lucienne.) Si tu savais, Lucienne... si tu savais !... ce M. de Montfayet !

LUCIENNE, vivement.

Il lui est arrivé quelque chose ?

BERTHE.

Quelque chose à lui ! Il n'aurait que ce qu'il mérite... et Gaston qui n'est pas là !

LUCIENNE.

Mais, au nom du ciel, explique-moi...

BERTHE.

C'est juste !... figure-toi... comme te voilà émue ! Ah ! je devine, je viens de porter la main sur ton idole !

LUCIENNE.

Mais je t'assure...

BERTHE.

Eh bien ! j'arrive à temps pour dissiper tes illusions, pauvre petite ! Heureusement que le hasard m'a fait voir les choses sous leur véritable aspect... je suis fâchée de te faire de la peine, mais il le faut... Ton Georges, vois-tu, ton Georges est un monstre !

LUCIENNE.

Qu'est-ce que tu as donc vu ?

BERTHE.

J'ai vu... ah ! voilà ! je ne peux pas te le dire, mais ce que je puis t'affirmer de la façon la plus formelle, c'est que la conduite de M. de Montfayet est indigne !

LUCIENNE.

Indigne ! mais je ne comprends pas.

BERTHE.

Je l'espère bien ! (A part.) Une sociétaire de l'Œuvre, une personne qu'il rencontrait dans mon salon... c'est d'une inconvenance !

LUCIENNE.

Quelle personne ?... quelle inconvenance ?

BERTHE.

Ça ne te regarde pas.

LUCIENNE \*.

Dis-moi au moins...

BERTHE.

Je n'ai qu'une seule chose à te dire, c'est que jamais, entends-tu bien, jamais, quoi qu'il arrive, quand bien même M. Octave renoncerait à ta main, jamais tu n'épouseras M. de Montfayet !

\* Lucienne, Berthe.

LUCIENNE.

Pourquoi ?

BERTHE.

Pourquoi ? parce qu'il faut qu'il en épouse une autre !

LUCIENNE.

Une autre !

## SCÈNE XIII

CÉNOZAN, BERTHE, LUCIENNE.

CÉNOZAN, *entrant par le fond \**.

Vous m'avez demandé, ma chère ?

BERTHE.

Ah ! vous voilà, enfin !

CÉNOZAN, *à part*.

Sapristi !... quel air furibond !

BERTHE, *à Lucienne*.

Va, mon enfant, laisse-nous... Sois tranquille... il sera puni comme il le mérite, et nous serons toutes vengées, je t'en réponds !

LUCIENNE.

Une autre !... une autre !... c'est indigne !

*Elle sort par la droite.*

\* Lucienne, Cénozan, Berthe.

## SCÈNE XIV

BERTHE, CÉNOZAN.

BERTHE, allant droit à son mari, les bras croisés \*.

Savez-vous, monsieur, où était, il y a une heure, la comtesse Paolina ?

CÉNOZAN.

Comment voulez-vous que je le sache ?

BERTHE.

Elle était rue de Madrid, numéro 27.

CÉNOZAN, à part.

Pincé !

BERTHE.

Et vous ?... où étiez-vous ?

CÉNOZAN, à part.

Je m'y attendais !... ça finit toujours comme ça ! (Haut.)  
Voyons, ma chérie...

BERTHE.

Je vous demande où vous étiez, il y a un quart d'heure ?

CÉNOZAN.

Je vous supplie de ne pas vous monter la tête... ça ne sert à rien !

BERTHE.

Je vous demande où vous étiez, il y a un quart d'heure ?

CÉNOZAN.

J'étais... j'étais...

\* Cénozan, Berthe.

BERTHE.

Bien vous en a pris !

CÉNOZAN, à part.

Hein ?

BERTHE.

Car si vous étiez passé, il y a un quart d'heure, devant le 27 de la rue de Madrid, vous auriez vu une chose... renversante... prodigieuse... inouïe... que j'ai vue, moi, et dont je suis encore toute bouleversée...

CÉNOZAN.

J'aurais vu. . .

BERTHE.

Vous auriez vu la comtesse Paolina sortir de chez votre indigne ami, M. de Montfayet !

CÉNOZAN, à part.

Elle ne sait rien ! (Haut.) En êtes-vous bien sûre ?

BERTHE.

Je l'ai vue comme je vous vois... elle s'est retournée deux fois...

CÉNOZAN, à part.

Trois, même !

BERTHE.

Plait-il?... Et j'ai aperçu en même temps, à l'étage de M. de Montfayet, une main d'homme !

CÉNOZAN, à part.

La mienne !

Il cache vivement ses mains derrière son dos.

BERTHE.

Qui lui faisait un signe d'adieu, derrière la persienne.

CÉNOZAN.

Eh bien ?

BERTHE.

Eh bien ! mais cela est assez clair, il me semble... la comtesse Paolina !... une femme de notre monde ! où l'a-t-il connue ?... Voilà quelques heures seulement qu'il est à Paris...

CÉNOZAN.

Peut-être en Italie ?... il y a passé l'hiver dernier.

BERTHE.

C'est cela, en Italie !... et il comptait la revoir chez moi... tout à son aise... Ah ! M. de Montfivet !... Heureusement, elle est veuve... elle est libre... tout peut encore se réparer !

CÉNOZAN.

Comment, tout peut encore se réparer !

BERTHE.

Sans doute !

CÉNOZAN, étonné.

Mais qu'avez-vous donc supposé en voyant la comtesse sortir de la maison de Montfivet ?

BERTHE.

Ce que tout le monde eût supposé à ma place... j'ai supposé qu'il était...

CÉNOZAN.

Montfivet !... et vous voulez ?...

BERTHE.

Qu'il devienne son mari... il le faut !

CÉNOZAN \*.

Oh!

BERTHE.

Il le faut pour l'honneur de l'Œuvre!

Elle sort avec colère.

CÉNOZAN, se laisse tomber sur un canapé en riant.

L'honneur des Petites Marmites!

\* Berthe, Cénozan.

## ACTE DEUXIÈME

Un petit salon chez Montfavet. — A droite et à gauche au deuxième plan, portes garnies de portières. Porte au fond. — Ameublement bleu tendre, très-élégant.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**MONTFAVET, NARCISSE**, lui présentant  
des lettres sur un plateau.

**MONTFAVET** \*.

Oh ! oh !... des lettres !... il paraît que le bruit de mon retour commence à se répandre...

**NARCISSE**, partant.

Monsieur n'a pas d'ordres à me donner ?

**MONTFAVET**.

Aucun... A propos, Narcisse, depuis combien de temps êtes-vous à mon service ?

**NARCISSE**.

Depuis deux mois, monsieur !

**MONTFAVET**, se parlant à lui-même.

C'est bien ce qu'il m'a dit !

\* Narcisse, Montfavet.

NARCISSE.

Monsieur a vu M. Paul ?

MONTFAVET.

Je l'ai vu.

NARCISSE.

C'est un des amis de monsieur ?

MONTFAVET.

Apparemment !

NARCISSE.

Et il a sans doute avoué à monsieur ?...

MONTFAVET.

Ah ça ! je crois, Dieu me pardonne, que vous m'interrogez ?

NARCISSE.

Je prie monsieur de m'excuser, mais c'était indispensable... Tant que je n'étais pas certain que monsieur le comte avait tout dit à monsieur le baron, j'étais forcé d'être discret, tandis que maintenant...

MONTFAVET.

Ah bah ! . vous saviez qui était M. Paul ?

NARCISSE.

Depuis longtemps !... Mon père était concierge de l'établissement dans lequel M le comte a été élevé... quand il a eu besoin d'un homme de confiance et qu'on m'a présenté à lui, il m'a dit qu'il s'appelait M. Paul ; j'ai vu tout de suite qu'il ne me reconnaissait pas et j'ai pensé qu'il était de bon goût de ne pas le contrarier.

MONTFAVET, se levant, ouvrant une lettre et n'écoutant plus Narcisse \*.

Tiens ! une note de mon tapissier : « Remplacé la ten-

\* Montfavet, Narcisse.

ture du petit salon, fourni draperies bleu tendre, rideaux, portières, garnitures, etc... quatre mille cinq cents francs! Est-ce que cet imbécile de tapissier s'imagina que c'est moi qui vais payer...

NARCISSE.

La personne avec laquelle M. le comte avait ici des... conférences, trouvait que cette pièce sentait le tabac, et ça l'incommodait!

MONTFAVET, à part.

Bleu tendre... je parierais... le montant de la note... qu'elle est blonde, madame Paul. (Ouvrant une seconde lettre.) Madame Léopold, fleuriste!... Tiens, j'ai une fleuriste maintenant... Doit M. le baron de Montfavet, pour fournitures diverses, sept cent quatre-vingts francs... sept cent quatre-vingts francs de fleurs!

NARCISSE.

M. le comte avait horreur de voir des vases vides... tous les deux jours...

MONTFAVET, indiquant le pan coupé à gauche.

Ah ça!... mais il me semble qu'autrefois il y avait une porte, là?

NARCISSE.

C'est juste, monsieur, mais elle faisait mauvais effet, elle coupait le panneau et ne servait à rien. M. le comte l'a fait boucher (Montrant le pan coupé de droite.) et il en a fait percer une reliant directement le cabinet de toilette au petit salon qui, de cette façon, se trouve en communication avec l'escalier de service. M. le comte trouvait cette disposition particulièrement avantageuse; j'espère que M. le baron...

On entend un coup de sonnette.

MONTFAVET.

On sonne, Narcisse.

NARCISSE, tranquillement.

C'est le coup de sonnette de M. le comte, je le reconnaitrais entre mille... je crois même pouvoir affirmer qu'il est pressé...

MONTFAVET \*.

Mais allez donc ouvrir!

NARCISSE, en sortant, à part.

Raide, M. le baron... J'ai idée que d'ici peu...

Il sort.

## SCÈNE II

MONTFAVET, puis CÉNOZAN.

MONTFAVET.

Il faut avouer que Gaston a eu une singulière idée d'installer chez moi un drôle de cette espèce...

CÉNOZAN, entrant.

Bonjour, Georges... Laissez-nous, Narcisse...

Narcisse sort.

MONTFAVET \*\*.

Eh bien?

CÉNOZAN.

Mon cher ami, tu es menacé d'un grand danger: ma femme s'est fourré dans la tête de te marier.

MONTFAVET.

Ah bah!... (A part.) Chère Lucienne! elle aura parlé!

\* Narcisse, Montfavet.

\*\* Cénozan, Montfavet.

(Haut.) Et la comtesse t'a chargé de venir me faire des ouvertures ?

CÉNOZAN.

Elle viendra bien te les faire elle-même.

MONTFAVET.

Ici ?

CÉNOZAN.

Ici !... Oh ! tu ne la connais pas, ma femme !... quand il s'agit de marier quelqu'un !... Elle va venir, mon ami, elle va venir...

MONTFAVET.

Aujourd'hui ?

CÉNOZAN.

Aujourd'hui même... Mais, avant elle, il doit venir une autre personne.

MONTFAVET.

Une personne qui danse ?

CÉNOZAN.

Quelquefois.

MONTFAVET.

Et qui aime le bleu ?

CÉNOZAN.

Elle ne déteste pas le bleu.

MONTFAVET.

Tu m'avais pourtant promis...

CÉNOZAN.

C'est indispensable ! Il faut que je lui parle.

MONTFAVET.

Et si elle rencontrait madame de Cénozan ?

CÉNOZAN.

Ne crains rien ! Tout est prévu. La personne viendra à quatre heures précises et restera à peine un quart d'heure ; ma femme ne viendra qu'à cinq heures ; il y aura donc trois quarts d'heure entre les deux visites... c'est plus qu'il ne faut... et si nous manœuvrons comme de vrais artistes...

MONTFAVET.

Ça t'amuse, ces petites histoires-là ?

CÉNOZAN.

Bast ! je suis lancé, je ne m'arrête plus ! Voyons, entendons-nous bien : ma femme va venir, elle te propose de te marier... Naturellement tu refuses... elle crie... tu la laisses crier... elle trépigne... tu la laisses trépigner... et quand elle a trépigné suffisamment, je parais tout à coup et je l'emmène !

MONTFAVET.

Permets !... permets !...

CÉNOZAN.

Quoi ?

MONTFAVET.

Mon cher ami, j'ai beaucoup réfléchi pendant mon voyage en Orient, et j'ai fini par trouver, en voyant tant de gens qui ont un grand nombre de femmes et qui ne s'en portent pas plus mal, que nous étions de singuliers personnages, nous autres Français, de faire tant de façons pour en accepter une seule.

CÉNOZAN.

Comment, tu veux te marier, toi ?

MONTFAVET.

J'y suis absolument décidé.

CÉNOZAN, à part.

C'est le diable qui le pousse!... il faut pourtant que je l'en tire... (Haut.) Où est la pharmacie?

MONTFAVET.

Quelle pharmacie?

CÉNOZAN.

La pharmacie pratique, parbleu!... Elle doit être dans quelque coin! (L'apercevant.) Ça! mon ami, c'est l'indispensable, le vade-mecum de l'homme à bonnes fortunes. (Il s'assied sur le pouf, Montfavet sur le fauteuil. — Ouvrant la boîte.) Vois! de l'eau de mélisse, des sels anglais, de l'eau de fleur d'oranger, du vinaigre, de l'anisette, de la chartreuse, de la poudre de riz, un miroir, un petit peigne en écaille, des cigarettes... tout, tout ce qu'il faut pour se trouver mal... et en revenir.

MONTFAVET.

Est-ce que tu crains?...

Ils se lèvent.

CÉNOZAN.

Une scène terrible!... Pense donc! Aller dire à une femme nerveuse... elle est très-nerveuse, mon ami... qu'elle a été pincée...

MONTFAVET.

Comment, pincée? une danseuse?

CÉNOZAN.

Oui.

MONTFAVET.

Tu vas lui dire?... Explique-moi...

CÉNOZAN.

Une voiture! C'est elle, vite, laisse-moi... (Montfavet va au pan coupé de gauche.) Non, pas par là, elle est bouchée. (Il va

(À la porte de droite, premier plan.) Pas par cette porte-là non plus, j'en aurai besoin... par là... dans ma... dans ta... dans notre chambre!

Il le pousse vers la porte de gauche, premier plan.

MONTFAVET, sortant.

Et dire que j'espérais être tranquille chez moi!

CÉNOZAN.

Mais, va donc!

### SCÈNE III

CÉNOZAN, PAOLINA.

CÉNOZAN.

Elle est exacte, c'est toujours ça. (Regardant la pharmacie en-t'ouverte.) Les réserves sont prêtes... attendons.

PAOLINA, entrent avec précaution par le fond \*.

Vous êtes seul?

CÉNOZAN.

Absolument seul!

PAOLINA.

Quelle imprudence de me faire venir encore dans cette maison! Hier déjà, je tremblais en vous obéissant, mais vous m'aviez bien promis que c'était la dernière fois...

CÉNOZAN, la faisant asseoir et s'asseyant près d'elle.

Méchante! Vous n'êtes pas restée cinq minutes et vous aviez si peur que c'est à peine si vous m'avez laissé le temps de causer avec vous et de vous dire que tout était

\* Paolina, Cénozan.

arrangé avec Montfayet... Je n'ai pas même eu la permission d'embrasser le bout de vos jolis doigts...

Il lui baise la main.

PAOLINA, retirant sa main.

Il ne s'agit pas de mes doigts !... Vous m'avez écrit ce matin pour me supplier de venir à quatre heures... je n'y aurais certes pas consenti... mais vous disiez dans votre lettre, qu'il s'agissait de choses tout à fait sérieuses, alors j'ai pensé...

CÉNOZAN.

Vous avez pensé ?...

PAOLINA.

Dame ! j'ai pensé qu'il s'agissait de ma couturière, et je suis venue. Sans ça... Est-ce que je me suis trompée ?

CÉNOZAN.

Mais non... mais non ! Nous nous occuperons aussi de madame Cavardet... Je n'ai pas oublié cette fameuse note...

PAOLINA.

Ah ! Gaston, combien je suis honteuse quand je pense...

CÉNOZAN.

Chère enfant...

PAOLINA.

Il faut que je vous aime bien pour souffrir que, de temps en temps, dans des circonstances difficiles...

CÉNOZAN.

Vous ne pouvez pas vous imaginer combien je suis reconnaissant de la confiance que vous voulez bien me témoigner en me permettant de m'acquitter de certaines commissions chez vos fournisseurs... aussi, ma tendresse pour vous augmente tous les jours.

PAOLINA.

Cher Gaston !

CÉNOZAN.

Chère Hilda !... et c'est cette tendresse même qui m'a inspiré un projet dont j'avais à cœur de vous entretenir le plus tôt possible. Est-ce que vous trouvez Paris amusant, cette année ? On s'occupe beaucoup de politique...

PAOLINA.

Eh ! que m'importe la politique ! Est-ce que je peux trouver Paris triste quand chaque jour...

CÉNOZAN.

Chère Hilda !

PAOLINA.

Cher Gaston !

CÉNOZAN.

Voilà précisément ce qui me tourmente : je me demande, moi qui n'ai souci que de ce qui vous touche... si nous pouvons continuer longtemps à nous voir ainsi, sans inconvénient.

PAOLINA, avec un commencement de défiance.

Ah ! vous vous demandez...

CÉNOZAN.

Nous sommes bien en vue tous les deux... Vous êtes trop jolie, madame, et moi je suis trop connu dans le monde, pour que nous n'ayons pas beaucoup d'envieux... et je crains...

PAOLINA.

Vous craignez ?

CÉNOZAN.

Que notre bonheur ne devienne un peu... transparent !

PAOLINA.

Alors, il vous semble que, dans l'intérêt de ma bonne renommée, sur laquelle je vous remercie de veiller, il faudrait peut-être nous voir un peu moins souvent !

CÉNOZAN.

Moins souvent ! mais au contraire !...

PAOLINA.

Je ne comprends pas...

CÉNOZAN.

Pourquoi la comtesse Paolina, une des plus grandes dames de la cour d'Italie, qui, depuis près d'un an, vit éloignée de son pays, n'annoncerait-elle pas à ses amis de Paris, que des intérêts de famille la forcent d'aller passer quelques mois à Naples ? Cela paraîtrait tout naturel... et voyez quelle singulière coïncidence ! Il se trouve précisément qu'un de mes amis, Daniel Polowich, m'invite à aller tuer des loups dans ses forêts de Pologne... Vous partez avec toutes vos malles, je m'embarque avec tous mes fusils, et à la première station, une station qui n'est ni sur la route de Naples ni sur celle de Varsovie, nous nous rencontrons tous les deux, et, l'un près de l'autre, les yeux dans les yeux, oublieux d'un monde qui ne songe plus à nous, nous nous en allons bien loin... bien loin...

PAOLINA, très-froidement.

Pourquoi si loin ?

CÉNOZAN, à part.

Ça ne prend pas.

PAOLINA, se levant.

Gaston, vous ne me dites pas la vérité.

CÉNOZAN, de même.

Mais, ma chère ..

PAOLINA.

Il y a autre chose que ces craintes vagues dont vous me parliez à l'instant... il existe un danger sérieux... je le sens... je le devine...

CÉNOZAN\*.

Ah ! vous devinez ..

PAOLINA.

Ce projet extravagant... votre attitude depuis un quart d'heure, votre embarras, vos réticences... tout me dit qu'il se passe quelque chose de grave que vous me cachez et que je veux savoir...

CÉNOZAN.

Voilà bien ces cervelles de femmes qu'un rien met à l'envers !

PAOLINA.

Ce n'est pas une réponse, et j'en veux une.

CÉNOZAN.

Vous voulez... vous voulez...

PAOLINA, avec raillerie.

Non, je vous supplie de me parler franchement !

CÉNOZAN.

Eh bien ! oui, il y a quelque chose... quelque chose d'assez original même, que je vous dirai, quand vous m'aurez promis de ne pas bondir.

PAOLINA.

Soit ! je suis calme !

CÉNOZAN.

Et de ne pas m'en vouloir.

\* Cénozan, Paulina.

PAOLINA.

Je vous promets de ne vous adresser aucun reproche...  
mais parlez donc !

CÉNOZAN.

Si vous croyez que c'est facile !

PAOLINA.

Voyons !... On a des soupçons ?

CÉNOZAN.

De tout petits soupçons.

PAOLINA, à part..

J'en étais sûre ! (Haut.) Quelqu'un nous a surpris ?

CÉNOZAN.

Oh ! quelqu'un...

PAOLINA.

Un homme !

CÉNOZAN.

Non.

PAOLINA.

Une femme... c'est pire !... le nom de cette femme ? Ah !  
mon cher, vous avez été trop loin, il n'est plus temps  
d'hésiter... Je veux le nom de cette femme... vous m'en-  
tendez !... je le veux !

CÉNOZAN, à part, regardant la pharmacie.

Je crois que bientôt... (Haut.) Eh bien ! madame de  
Cénozan !

PAOLINA.

Votre femme ! Je suis perdue !... Mais comment a-t-elle  
pu savoir ?... je n'ai jamais écrit pourtant...

CÉNOZAN.

Elle vous a vue.

PAOLINA.

Elle m'a vue!

CÉNOZAN.

Sortant de cette maison.

PAOLINA.

Quand?

CÉNOZAN.

Hier, à trois heures.

PAOLINA.

Hier!... et c'est vous qui m'avez forcée de venir! Je ne voulais pas! mon instinct m'avertissait... Mais, vraiment, j'admire votre calme, mon cher!

CÉNOZAN.

Paolina!

PAOLINA \*.

C'est juste! les récriminations sont inutiles! (Traversant la scène avec agitation.) Ainsi j'ai été vue sortant de cette maison... ainsi voilà ma réputation ternie. . l'univers entier va savoir que la comtesse Hilda Paolina a un amant! qu'elle foule indignement aux pieds les nobles traditions d'honneur qui n'ont cessé, depuis des siècles, de fleurir dans sa famille!

CÉNOZAN.

Chère Hilda, calmez-vous!

Il va à la pharmacie et prend un flacon.

PAOLINA.

Que dira-t-on à Florence, à Naples, à Rome, dans toute l'Italie! que dirait mon défunt noble époux s'il savait que ce nom qu'il m'a livré sans tache!... Déshonorée!... perdue!... ah! mon Dieu! mon Dieu!

\* Paolina, Cénozan.

CÉNOZAN.

Nousy voilà! (Il va à elle et lui présente un petit verre de liqueur.)  
De la chartreuse tout de suite! c'est ce qu'elle préfère!

Il la fait boire.

PAOLINA.

Merci, mon pauvre ami, merci! Et cette femme qui sait mon secret, ce secret qu'il m'était si doux de cacher à tous, ce secret, mon bien le plus cher...

CÉNOZAN.

Pauvre ange, buvez un peu!

PAOLINA.

Cette femme qui peut me perdre d'un mot, c'est la vôtre! La seule qui soit excusée d'avance du mal qu'elle me fera .. je lui ai pris son mari à cette femme... elle se venge... c'est son droit ..

CÉNOZAN, la faisant asseoir \*.

Mais elle ne songe pas du tout à se venger... je vous le répète, si grand que paraisse le péril, il est moins grand que vous ne le pensez. Berthe vous a vue sortir de cette maison, elle sait que vous veniez dans cet appartement, mais elle ne se doute pas que j'y étais avec vous. C'est hier seulement qu'elle vous a surpris, ainsi que je viens de vous le dire. Montfavet était de retour depuis le matin. Elle se figure que vous l'avez connu autrefois en Italie et, vous voyant sortir de chez lui...

PAOLINA.

Comment elle croit?...

CÉNOZAN.

Avouez que c'est assez piquant.

\* Cénozan, Paolina.

PAOLINA, colère contenue.

En effet ! Et M. de Montfavet, le héros inconscient de l'aventure, sait sans doute le nom de la personne à laquelle il a donné si généreusement l'hospitalité ?...

CÉNOZAN.

Il ne s'en doute pas encore.

PAOLINA.

Mais il le saura ?...

CÉNOZAN.

Dame !

PAOLINA, bondissant.

De mieux en mieux !

CÉNOZAN, à part.

Ça va recommencer. (Haut.) Voyons, ma chère Hilda !...

PAOLINA, se laissant tomber sur un fauteuil.

Est-ce assez de honte !

CÉNOZAN \*.

Allons ! allons ! buvez un peu... c'est de la verte... (Elle boit.) Montfavet est un charmant garçon, le plus galant homme que je connaisse.

PAOLINA, tragique.

Comme il va me mépriser !

CÉNOZAN.

Mais non ! mais non ! D'ailleurs je lui affirmerai que vous n'avez rien de sérieux à vous reprocher... qu'il n'y a pas eu ça entre nous.

PAOLINA.

Et vous supposez un instant qu'il vous croira ?

\* Paolina, Cénosan.

CÉNOZAN.

Je voudrais bien voir qu'il ne me crût pas !

PAOLINA.

Soit donc ! Mais le danger n'est pas conjuré pour cela...  
Votre femme ?...

CÉNOZAN.

Ma femme ! elle se gardera bien de rien dire : elle n'en veut qu'à Montfavet... Quant à vous, elle vous défendrait plutôt. N'êtes-vous pas des Petites Marmites ?...

PAOLINA.

C'est vrai ! depuis quinze jours. (A part.) Ça sert tout de même à quelque chose ces petites machines-là.

CÉNOZAN.

Vous êtes un peu calmée ?

PAOLINA, avec un soupir.

Ah ! mon ami !

CÉNOZAN, à part, regardant sa montre.

Moins vingt-cinq ; si elle pouvait aller prendre l'air...  
(Haut.) Si vous m'en croyez, pour vous remettre tout à fait, vous prendriez un peu...

PAOLINA.

Non !... plus rien !...

CÉNOZAN.

Vous prendriez un peu... l'air.

PAOLINA, se lavant et lui prenant le bras.

Oui... mon pauvre ami... j'y songeais...

CÉNOZAN.

Moi je vais parler à Montfavet.

PAOLINA.

Vous l'attendez ?

CÉNOZAN.

Il est ici.

PAOLINA, avec terreur.

Ici?

CÉNOZAN.

Mais soyez donc tranquille... Il n'est pas curieux ! (La conduisant vers la porte.) Allons, allons ! par le petit escalier.

PAOLINA.

Oui, je sais... Ah ! Gaston ! que je vous aime !

CÉNOZAN.

Chère Hilda !

PAOLINA.

Mais au moins, ne pourrais-je pas vous voir ce soir, ne fût-ce que cinq minutes ? pour apprendre de votre bouche...

CÉNOZAN.

Eh bien ! oui, ce soir à neuf heures au pied...

PAOLINA.

De la colonne Vendôme ?

CÉNOZAN.

Si vous voulez.

PAOLINA.

Cher Gaston !

CÉNOZAN.

Chère Hilda !

PAOLINA.

N'oubliez pas, au moins !

CÉNOZAN.

Soyez tranquille.

PAOLINA.

Cher Gaston !

Elle sort.

CÉNOZAN.

Chère... ouf!...

## SCÈNE IV

CÉNOZAN.

A ma femme, maintenant ! C'est elle qui m'inquiète ! Je la connais... quand elle a une idée, quand cette idée est de marier quelqu'un, et quand le mariage est une réparation... le diable ne l'en ferait pas démordre ! D'autant plus que je la soupçonne, en venant ici, d'être passée chez le bon abbé ; il a la spécialité des brebis égarées, le bon abbé, et naturellement, il est comme un enragé pour régulariser les situations équivoques. Ils vont se monter la tête tous les deux, et dame ! quand Berthe sera déchaînée tout à fait... Pauvre Georges ! j'aurais bien mieux aimé qu'Hilda partit pour l'Italie... Un petit voyage, ça arrange bien des choses ! Enfin elle n'a pas voulu ! ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout ce que j'ai pu... Pauvre Georges ! (Il va appeler à la porte de gauche.) Georges!...

## SCÈNE V

CÉNOZAN, MONTFAVET.

MONTFAVET \*.

Eh bien ?

CÉNOZAN.

Tu peux rentrer.

MONTFAVET.

Rentrer en possession de mon domicile d'une façon définitive, n'est-ce pas ? Je viens de m'ennuyer carrément dans ma chambre pendant une demi-heure.

CÉNOZAN.

Cher ami, il est cinq heures moins dix. Ma femme va venir à cinq heures ; nous avons juste dix minutes pour préparer les réponses que tu lui feras.

MONTFAVET.

Préparer mes réponses ? A quoi bon ? Ma réponse est toute prête et je ne suis pas du tout embarrassé. Ta femme entrera, je lui demanderai la main de mademoiselle Lucienne, ta belle-sœur, que j'aime et que je serais heureux d'avoir pour femme.

CÉNOZAN.

Ma belle-sœur !

MONTFAVET.

Sans doute.

CÉNOZAN.

Que tu aimes ?

\* Montfavet, Cénozan.

MONTFAVET.

Que j'aime.

CÉNOZAN.

Et que tu veux épouser?

MONTFAVET.

C'est mon plus cher désir.

CÉNOZAN.

Il ne manquait plus que ça!

MONTFAVET.

Ce n'est donc pas de mademoiselle Lucienne qu'il s'agit?

CÉNOZAN.

Ah! le pauvre garçon!...

MONTFAVET.

Mais, mon cher...

CÉNOZAN.

Mon cher, je te répète que nous avons dix minutes pour préparer les réponses que tu devras faire à ma femme, je t'assure que ce n'est pas trop. Le premier point pour préparer une réponse est de prévoir la demande.

MONTFAVET.

Absolument logique.

CÉNOZAN.

Tâchons donc de nous rendre bien compte de la manière dont elle t'attaquera.

MONTFAVET.

Ce n'est pas difficile à deviner. Elle s'avancera vers moi avec un sourire gracieux...

CÉNOZAN.

Elle te regardera d'un front sévère, et elle te dira quelque chose dans ce goût-ci : « Monsieur, vous avez compromis une femme de notre monde... »

MONTFAVET.

Hein!...

CÉNOZAN.

« Une jeune femme charmante affiliée à l'œuvre des Petites Marmites. »

MONTFAVET.

Moi, j'ai compromis...

CÉNOZAN.

Oh! pour ça, tu l'as compromise absolument!... on l'a vue sortir de chez toi.

MONTFAVET.

Une femme?

CÉNOZAN.

Du monde.

MONTFAVET.

Du monde.

CÉNOZAN.

Affiliée à l'Œuvre...

MONTFAVET.

Je sais... des Petites Marmites.

CÉNOZAN.

Et c'est ce qui rend ta position si grave.

MONTFAVET.

Comment ça?

CÉNOZAN.

Il a été convenu entre ces dames que les sociétaires de l'œuvre ne pourraient pas faillir: ça fait partie des statuts.

MONTFAVET.

Article 17... je ne sais que ça... c'est même cet article-là qui rend le recrutement si difficile.

CÉNOZAN.

Alors tu comprends, il faut absolument que tu lui rendes l'honneur.

MONTFAVET.

Et quand est-ce que j'ai compromis?

CÉNOZAN.

Hier à trois heures.

MONTFAVET.

Hier! Ah ça! mais hier à trois heures, tu étais toi-même ici avec... (Frappé d'une idée subite.) Ah!...

CÉNOZAN.

Tu y es.

MONTFAVET.

Ainsi, la danseuse, c'était... Eh bien! là, vrai, je me doutais de quelque chose.

CÉNOZAN.

Tu es si intelligent!

MONTFAVET.

De cette façon c'est toi qui... et c'est à moi que ta femme s'adresse pour... Ah ça! mais tu te moques de moi! rendre l'honneur! rendre l'honneur!

CÉNOZAN.

Il n'y a qu'une manière, mon ami.

MONTFAVET.

J'entends bien... Ta femme veut que j'épouse... mais elle est donc demoiselle, ta Petite Marmite? Une demoiselle qui sort seule... une maitresse de piano alors?...

CÉNOZAN.

Tu n'y es pas.

MONTFAVET.

Une veuve? (Cénozan fait un geste.) Une veuve piquante? coquin, va! et peut-on savoir au moins le nom de... notre maitresse?...

CÉNOZAN.

Tu le sauras bien assez tôt.

MONTFAVET.

Eh bien, soit! voilà qui est convenu. Je dirai à ta femme que je ne veux pas me marier.

CÉNOZAN.

Comme ça? tout bonnement?... ce sera très-mal accueilli...

MONTFAVET.

Ah ça! mais tu m'ennuies à la fin: tu compromets un mariage que je désires, tu flanques mes domestiques à la porte, tu bouleverses le mobilier de mon appartement, tu me ruines en notes de fleuriste, et tu viens m'annoncer, pour finir, que je serai gravement compromis si je refuse d'épouser ta maitresse... Va-t'en au diable!...

CÉNOZAN \*.

C'est que c'est positif, tu es dans une très-mauvaise situation.

MONTFAVET.

Mais, animal, il ne fallait pas m'y mettre!

\* Cénozan, Montfavet.

CÉNOZAN.

Ne te fâche pas, je fais tout ce que je peux pour t'en lirer.

MONTFAVET.

Il est bien temps! Pourquoi t'es-tu installé dans mon appartement?... Est-ce que je te l'avais prêté? Tu t'y es introduit furtivement...

CÉNOZAN.

Moi?... je suis venu pour chercher un livre... d'abord!

MONTFAVET, apercevant Narcisse.

Qu'est-ce qu'il y a?

## SCÈNE VI

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE.

Il y a une dame qui demande à parler à monsieur le baron.

MONTFAVET.

Une dame! quelle dame?

NARCISSE.

Je ne sais pas, monsieur; elle n'a pas voulu dire son nom; elle est voilée, très-voilée.

CÉNOZAN, à part.

C'est Berthe! (Haut.) Dans un instant, Narcisse. (À Montfavet.) Ainsi te voilà prévenu, tu sais de quoi il retourne:

\* Cénozac, Narcisse, Montfavet.

abord glacial, paroles sévères! Tâche de trouver quelque chose. Il est bien entendu que tu ne m'as pas vu de la journée, que tu ne te doutes de rien.

MONTFAVET.

C'est entendu!

CÉNOZAN, fausse sortie.

Tu sais, nous avons l'air de jouer à cache-cache : tout à l'heure c'était toi : maintenant c'est moi...

MONTFAVET.

Si tu crois que ça m'amuse !

CÉNOZAN, fausse sortie.

Ah! à propos, n'oublie pas la pharmacie, tu en auras peut-être besoin... C'est d'un effet sûr, la chartreuse surtout... Bonne chance, mou cher...

Il sort.

MONTFAVET \*.

Animal, va ! (A Narcisse.) Faites entrer. (Le rappellent.) A propos, Narcisse, il est inutile que cette dame prolonge indéfiniment sa visite. Dans dix minutes vous sonnerez, vous m'entendez, vous sonnerez avec persistance jusqu'à ce que je sois seul : (A part.) c'est vieux, mais ça réussit toujours.

## SCÈNE VII

MONTFAVET, BERTHE.

Berthe entre voilée. Montfavet salue; elle va à la cheminée sans répondre, ôte successivement trois voiles, puis se tourne vers Montfavet.

BERTHE.

C'est moi!

\* Montfavet, Narcisse.

MONTFAVET, *seul de nouveau et présente un fauteuil.*

Madame...

BERTHE.

C'est inutile ! J'ose espérer, monsieur, si singulière que puisse paraître ma démarche, que vous ne pousserez pas l'oubli de toutes convenances jusqu'à m'accabler de galanteries banales que je ne saurais tolérer.

MONTFAVET.

Je puis vous assurer, madame...

BERTHE, *sans l'écouter, faisait le tour de la pièce et regardant curieusement autour d'elle.*

C'est donc ici, la malheureuse !

MONTFAVET.

Madame !...

BERTHE, *de même.*

Pauvre brebis égarée !

MONTFAVET, *à part.*

Si elle ne dit rien, il est évident que je ne pourrai pas lui répondre.

BERTHE, *se retournant brusquement vers Montfavet.*

Et vous n'avez pas eu honte ?

MONTFAVET.

Je vous assure, madame !...

BERTHE.

Une femme du monde ! (Montfavet fait un geste.) Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous !

Elle lui désigne le fauteuil que lui-même offrait. Il s'y laisse tomber.

\* Berthe, Montfavet.

MONTFAVET, à part \*.

Elle se recueille, elle va commencer.

BERTHE, après une longue pause, s'assoit, et changeant de ton.

Si je vous avais cru pourtant, il y a six mois!...

MONTFAVET.

Hein!

BERTHE.

Si je vous avais écouté, ce fameux soir... où vous avez usé... dans la serre...

MONTFAVET.

Mais ce n'est pas ça du tout que son mari m'avait annoncé...

BERTHE.

C'était au bal des pauvres... l'orchestre jouait une valse... nous nous reposions, vous étiez là, près de moi, votre regard était sincère et pourtant...

MONTFAVET.

Comtesse...

BERTHE.

Qui aurait pu se douter, quand vous me parliez du chant de la tourterelle et du murmure du ruisseau... quand vous compariez la couleur de mes lèvres à la fleur du cactus, le parfum de mes cheveux aux effluves enivrantes de la rose des Indes... qui aurait pu se douter qu'en même temps, vous pensiez à une autre femme, que vous aviez aimée, que vous aimiez encore, et que vous alliez revoir!

Elle se lève.

MONTFAVET, à part, se levant.

Pourvu que Cénozan...

\* Montfavet, Berthe.

BERTHE.

Car, à cette époque déjà, c'est bien certain, la malheureuse!..

Elle se laisse tomber dans un fauteuil placé près de la porte de gauche \*.

MONTFAVET, à part.

Allons, bon! où va-t-elle s'asseoir? Gaston est un garçon trop comme il faut pour écouter, mais cependant...

BERTHE, se levant vivement.

Mais défendez-vous donc, monsieur, trouvez une excuse... un mot...

MONTFAVET, à part.

Mon Dieu, madame... (A part.) C'est que c'est positif! je lui ai fait la cour au bal des pauvres, mais si peu! et puis, c'était pour me mettre bien avec elle, je pensais déjà à épouser Lucienne...

BERTHE.

Comment! Rien! Vous restez muet; vous ne comprenez donc pas toute l'horreur de votre conduite? Avoir fait la cour à la femme d'un ami!

MONTFAVET.

Mais je vous assure...

BERTHE.

Avoir poussé l'audace jusqu'à lui demander un rendez-vous.

MONTFAVET.

Pardon! pardon!

BERTHE.

A mots couverts, j'en conviens... vous êtes adroit, monsieur... mais il était facile de comprendre à travers

\* Berthe, Montfavet.

vos phrases ambiguës, que c'était un rendez-vous que vous sollicitiez.

MONTFAVET, à part.

Si j'y ai pensé un seul instant...

BERTHE.

Et cela, quand votre cœur n'était pas libre, car je sais tout maintenant... ne cherchez pas à nier, je sais tout.

MONTFAVET, à part \*.

Comme c'est bien femme ! Elle est venue pour une autre, et elle ne s'occupe que d'elle !

BERTHE.

Je connaissais votre audace et je m'attendais à vous trouver impassible devant mes reproches... mais je ne m'attendais pas à la froideur imprudente avec laquelle vous m'avez accueillie.

MONTFAVET.

Pardon ! comtesse, êtes-vous bien sûre que ce soit pour me dire ça que vous êtes venue ?

BERTHE.

Vous avez raison, ce n'est pas de moi qu'il s'agit... (Elle s'assoit.) Il s'agit d'une réparation... d'une réparation sacrée. (On entend un coup de sonnette.) Hein !

MONTFAVET.

C'est sans doute un de mes amis... je crois qu'il ne serait pas prudent...

BERTHE.

Renvoyez-le.

MONTFAVET.

J'y vais !

Il va à la porte du fond qu'il ouvre un instant.

\* Montfavet, Berthe.

BERTHE, à part.

Il l'épousera : ce sera son châtement.

MONTFAVET, revenant.

Il est parti.

BERTHE.

Écoutez-moi, baron. (Il s'assied.) Il faut que vous descendiez avec moi au fond de votre conscience...

MONTFAVET, à part.

Un voyage, alors.

BERTHE.

S'il est certains écarts que la société moderne, dans sa trop grande indulgence, a la faiblesse d'excuser chez les hommes, sachez-le, il en est d'autres plus graves, qu'elle ne saurait tolérer. (Montfavet toussé légèrement.) Vous dites?

MONTFAVET.

J'écoute, comtesse.

BERTHE.

Je pourrais me dispenser de vous parler ainsi, et vous indiquer seulement le devoir qui vous reste à accomplir; mais j'ai voulu vous faire contempler la profondeur du gouffre dans lequel vous alliez vous précipiter.

MONTFAVET, à part.

Ça, c'est du bon abbé.

BERTHE.

Savez-vous seulement ce que c'est que ces liaisons réprouvées? (On entend un coup de sonnette.) Encore!

MONTFAVET, à part.

Il va très-bien, Narcisse.

BERTHE.

Eh bien ?

MONTFAVET.

C'est sans doute un de mes amis... je crois qu'il ne serait pas prudent...

BERTHE.

Renvoyez-le.

MONTFAVET.

Mais...

BERTHE.

Renvoyez-le. (Montfavet va jusqu'à la porte du fond; même jeu que la première fois.) Puisqu'il n'y a pas moyen de rester cinq minutes tranquille chez vous, je me vois forcée d'abréger.

MONTFAVET.

Ah !

BERTHE.

Cette femme est votre épouse devant Dieu, vous serez son mari devant les hommes.

MONTFAVET.

C'est bien grave.

BERTHE.

Qu'avez-vous à lui reprocher ?

MONTFAVET.

Je n'ai aucun goût pour le mariage.

BERTHE.

Il est un peu tard pour s'en souvenir.

MONTFAVET, à part.

Animal de Gaston !

\* Berthe, Montfavet.

BERTHE.

Vous ne direz pas qu'elle vous déplaît?

MONTFAVET.

Non, sans doute... et cependant ..

BERTHE.

Après ce qui s'est passé...

MONTFAVET.

Je vous en supplie, comtesse, n'exagérons rien.

BERTHE.

Oh! je sais ce que vous allez dire! Les apparences sont souvent trompeuses; on est exposé à de singulières méprises... Non, monsieur, il y a certitude... je ne sortirai d'ici que quand vous m'aurez donné votre parole ou fait connaître le motif de votre inexplicable résistance.

MONTFAVET.

Il y a des choses qu'un galant homme ne confie à personne.

BERTHE.

Est-ce à dire que vous osez accuser votre infortunée victime d'avoir poussé l'oubli de toute retenue... un autre?...

MONTFAVET.

Je n'ai rien dit.

BERTHE.

Plus que jamais, monsieur, je veux savoir la vérité! (Montfayet fait un geste.) Je le veux! je veux savoir pour quel motif, un homme d'honneur peut refuser d'épouser une femme de son monde, jeune, bella, compromise à cause de lui, et à laquelle il n'a rien à reprocher... vous entendez, je veux le savoir!

(On sonne violemment.)

MONTFAVET, à part.

Bravo! Narcisse... il était temps!

BERTHE.

Ah! cette sonnette est insupportable!... Encore vos amis?

MONTFAVET.

C'est probable!... je crois qu'il ne serait pas prudent...

BERTHE.

Renvoyez-les.

MONTFAVET, à part \*.

Impossible de m'en débarrasser... je ne sais plus que lui dire... Si j'étais sûr que Cénozan... (Il va à la porte de gauche qu'il s'est'ouverts un moment.) Parti! ma foi, il n'y a pas d'autre moyen...

Il revient vers Berthe.

BERTHE.

Sommes-nous seuls?

MONTFAVET, solennellement.

Oui, madame... et cette fois on ne viendra plus nous déranger, j'ai défendu ma porte. A votre tour, comtesse, asseyez-vous là, et écoutez-moi. Vous me demandez pour quel motif un homme d'honneur peut refuser d'épouser une femme de son monde, jeune, belle, compromise à cause de lui et à laquelle il n'a rien à reprocher? Eh bien! je vais vous le dire. C'est qu'en dépit des efforts les plus sincères, de la volonté la plus ferme... malgré l'absence, à travers les distances, au milieu des émotions sans cesse renaissantes d'un voyage lointain, sous le soleil qui brûle, exposé aux désordres effrayants de la tempête... partout! toujours!... il pense à une autre

\* Montfavet, Berthe.

femme qu'il aime... qu'il aime follement... et qu'il n'a pas le droit d'aimer!

BERTHE, se levant.

Baron!

MONTFAVET.

Ah! vous me comprenez, maintenant!

BERTHE.

Je ne veux pas comprendre!

MONTFAVET avec une passion feinte \*.

Vous comprendrez... C'est vainement qu'il voudrait l'oublier, tout la rappelle à son souvenir... Sa voix est douce comme le chant des tourterelles... le bruit de ses pas ressemble au murmure des ruisseaux... ses lèvres sont plus rouges que la fleur du cactus... la rose des Indes est moins enivrante que le parfum de ses cheveux!

BERTHE.

Je vous défends d'ajouter un mot.

MONTFAVET.

Il est bien temps de me défendre!

BERTHE.

Georges!...

MONTFAVET.

Trop tard, madame! trop tard! je suis déchaîné!

BERTHE.

Un mot de plus et je vous laisse!...

MONTFAVET, à part.

J'y compte bien! (Haut.) Ah! vous me reprochez d'oublier quand la passion m'étouffe! Ah! vous me reprochez

\* Berthe, Montfavet.

la froideur de mon accueil, quand c'est à peine si je puis trouver en moi la force nécessaire pour me contenir! Berthe, vous êtes à moi!

BERTHE.

Si vous faites un pas, j'appelle!

MONTFAVET.

On ne viendra pas!

Il se dirige vers la porte du fond et lui barre le passage.

BERTHE.

C'est infâme! Tromper ainsi la confiance d'un ami!

MONTFAVET.

Je ne le tromperai pas, nous nous arrêterons à la première station pour lui écrire...

BERTHE.

Nous nous arrêterons?...

MONTFAVET \*.

Sans doute, je vous enlève... Nous allons à Venise... Ah! vous vouliez me marier!... Vous me connaissez bien! Ce qu'il me faut à moi, ce ne sont pas les joies paisibles du ménage, ce sont les émotions dévorantes d'un amour coupable! (A part.) Ce n'est pas mal ça!

BERTHE \*\*.

Il est fou!

MONTFAVET, à part.

Je crois qu'il faut renverser une chaise... (Il la renverse.) Ça y est! (Haut.) Berthe! Berthe! rien ne peut plus nous séparer!

BERTHE, affolée.

C'est indigne, c'est épouvantable!

\* Montfavet, Berthe.

\*\* Berthe, Montfavet.

MONTFAVET.

Non! c'est l'amour qui parle... (A part.) Un fauteuil maintenant!... (Haut.) L'amour qui renverse tout!...

Il renverse le fauteuil.

BERTHE.

Je vous défends d'approcher!

## SCÈNE VIII

BERTHE, MONTFAVET, NARCISSE.

NARCISSE, entrant \*.

Pardon, monsieur, c'est M. le comte qui fait dire à madame la comtesse qu'il l'attend dans sa voiture.

BERTHE.

C'est bien!

MONTFAVET, à part.

Il était temps! un peu plus tard, et j'aurais été joliment embarrassé.

BERTHE, s'approchant de lui.

Vous devez comprendre que plus que jamais votre mariage est indispensable: je ne vous reverrai que le jour où vous me présenterez la baronne de Montfavet.

MONTFAVET, saluant.

Voulez-vous me permettre de vous accompagner?

BERTHE.

C'est inutile!

MONTFAVET.

Je ne souffrirai pas, comtesse...

Berthe sort par le fond. — Montfavet la suit.

\* Berthe, Narcisse, Montfavet.

## SCÈNE IX

NARCISSE, PAOLINA.

PAOLINA, entr'ouvrant la porte de droite sans être vue de Narcisse qui s'est approché de la porte du fond et qui suit des yeux la comtesse et Montfayet.

On a bien raison d'écouter aux portes. Ah! M. de Montfayet, je vous tiens maintenant!

## ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte, moins la grande table à gauche qui est remplacée par un petit guéridon.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MONTFAVET, entrant par la gauche premier plan.

Ouf! ça y est! je n'en suis pas fâché... Quelle entrevue!... Aller dire à madame de Cénozan, après ma déclaration brûlante d'hier, que je n'avais d'autre but que de me débarrasser d'elle... c'était rude... et cependant il le fallait... Elle a paru d'abord un peu étonnée... et puis elle s'est remise et, immédiatement, elle en est revenue à sa toquade de réhabilitation. Elle veut de plus en plus que j'épouse... la maîtresse de son mari... et ce n'est pas tout! Elle exige que je prépare un mémoire justificatif qui doit être annexé au registre des procès-verbaux de l'Œuvre et conservé éternellement dans les archives!

## SCÈNE II

MONTFAVET, CÉNOZAN.

CÉNOZAN.

Ah ! te voilà !

MONTFAVET.

Je crois que oui.

CÉNOZAN.

Tu l'as vue ?

MONTFAVET.

Je la quitte.

CÉNOZAN.

Et elle t'a dit?...

MONTFAVET.

Elle m'a dit de rédiger un mémoire...

CÉNOZAN.

Un mémoire ?

MONTFAVET.

Justificatif, explicatif et détaillé, pour la séance qui va avoir lieu...

CÉNOZAN.

Ah ça ! de qui parles-tu ?

MONTFAVET.

De ta femme, parbleu !

CÉNOZAN.

Il s'agit bien de ma femme !... il s'agit...

MONTFAVET.

De qui?...

CÉNOZAN.

De la personne...

MONTFAVET.

Quelle personne?

CÉNOZAN.

Mais tu sais bien... la personne que tu as... que j'ai... que nous avons compromise... Je l'ai revue, moi, hier au soir, à neuf heures, au pied de la colonne Vendôme... et elle m'a dit des choses!... elle est folle!

MONTFAVET.

Ah bah!

CÉNOZAN.

Elle veut t'épouser.

MONTFAVET.

M'épouser!...

CÉNOZAN.

Hier, chez toi, quand nous la croyions partie, elle était derrière la porte.

MONTFAVET.

Derrière la porte! (A part.) Diable! (Haut.) Et elle est restée longtemps?

CÉNOZAN.

Je crois que oui.

MONTFAVET.

Et elle a tout entendu?

CÉNOZAN.

Mais oui, mon cher ami, tout...

MONTFAVET.

Même ma conversation avec la comtesse?

CÉNOZAN.

Sans doute!

MONTFAVET.

Sapristi!

CÉNOZAN.

Elle trouve très-naturelle l'idée de Berthe de te marier; mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'elle a l'air d'être sûre que ça ira tout seul... Cinq minutes de conversation avec toi, dit-elle, et elle te décidera.

MONTFAVET.

Elle me décidera?

CÉNOZAN.

Elle a, paraît-il, des arguments irrésistibles... Elle m'a dit: demandez-lui un peu ce qu'il pense de la fleur du cactus, de la rose des Indes, du chant des tourterelles et du murmure du ruisseau... Et, en disant cela, elle a ri, elle a ri... Ça, c'est une justice à lui rendre: elle est gaie comme un petit oiseau. Oh! le joyeux ménage que tu aurais là, mon ami... si tu te décidais...

MONTFAVET.

Tu perds la tête!... je vais rédiger mon mémoire...

CÉNOZAN.

Attends donc... attends donc!

MONTFAVET.

Explicatif... et si elles y comprennent quelque chose!...

Il sort.

## SCÈNE III

CÉNOZAN, OCTAVE.

OCTAVE, entrant par le premier plan à droite et parlant à la cantonade.

Tout de suite!... tout de suite! (Apercevant Cénozan.) Tiens, monsieur de Cénozan!

CÉNOZAN.

Ah! ah! le secrétaire!

OCTAVE \*.

Je viens chercher dans les archives le registre numéro 3... il paraît qu'on en aura besoin... ça va chauffer là-dedans...

CÉNOZAN.

Dans la salle des séances?

OCTAVE, cherchant dans un meuble au fond.

Comme vous dites... Tout le monde est arrivé... la présidente, madame de Lançay, le docteur... et ils font des figures... et ils parlent dans les coins... avec de grands gestes comme ça... ah! ah!... Est-ce que vous savez pour quoi?

CÉNOZAN, à part.

J'ai excessivement peur de le deviner.

OCTAVE.

Il faut que ce soit joliment délicat... On n'a convoqué que quelques personnes choisies...

CÉNOZAN, à part.

Que le diable les emporte avec toutes leurs marmites!

\* Octave, Cénozan.

OCTAVE.

Et la présidente doit demander le huis-clos... Vous ne vous doutez vraiment pas?...

CÉNOZAN, à part.

Je crois qu'il est temps d'aller me promener. (Haut.) Au revoir, cher ami.

OCTAVE.

Vous vous en allez?... eh bien! vous n'êtes pas curieux, vous!

CÉNOZAN.

Au revoir! au revoir!

Il sort par le fond.

LUCIENNE, entrant par la droite\*.

Eh bien! monsieur Octave, et le registre numéro 3?..

OCTAVE.

Le voilà, mademoiselle, le voilà!

LUCIENNE.

Mais allez donc! (Octave sort à droite. — Lucienne aperçoit Berthe qui entre par la gauche \*\*) Ah! Berthe, c'est toi, j'allais te chercher... la comtesse Paolina vient d'arriver...

## SCÈNE IV

BERTHE, LUCIENNE.

BERTHE.

Dans un instant... il faut que je te parle.

\* Octave, Lucienne.

\*\* Berthe, Lucienne.

LUCIENNE.

Sérieusement?

BERTHE.

Très-sérieusement... Entre nous, ma chère Lucienne, pas de phrases inutiles... Est-il vrai, ainsi qu'on me l'a fait entendre, que, malgré tout, tu songes encore à M. de Montfayet ?

LUCIENNE.

Mais je t'assure...

BERTHE.

Voyons, ma chère Lucienne...

LUCIENNE.

Je te supplie de ne pas insister.

BERTHE.

A qui te confieras-tu, si ce n'est à moi ?

LUCIENNE.

Eh ! que veux-tu que je te dise?... tu ne me comprends pas, toi... tu as épousé l'homme que tu aimais et depuis lors tu n'as pas eu un instant de regret.

BERTHE.

Oh ! ça, c'est la vérité ! Quel homme, ma chère, quel homme !... Pas une pensée qui ne m'appartienne ! pas un regard qui ne soit à moi... quand nous allons au spectacle, il n'emporte même pas de lorgnette !

LUCIENNE.

Pas de lorgnette !... Es-tu assez heureuse !... ce n'est pas M. de Montfayet qui...

BERTHE.

Oh ! celui-là !

LUCIENNE.

Je le déteste, c'est convenu.

BERTHE.

Pauvre petite!

LUCIENNE.

Mais je t'assure que c'est bien gênant de détester ainsi sans même savoir pourquoi.

BERTHE.

Il le faut.

Elle se dirige vers la porte à droite.

LUCIENNE \*.

A qui se fier, mon Dieu! quand je pense qu'il y a si peu de temps...

Elle s'assied.

BERTHE.

Ah! ma chère, il faut bien peu de temps à un homme pour être très-coupable.

LUCIENNE.

Il avait l'air si sincère, ici même, avant-hier, à trois heures!

BERTHE, s'arrêtant.

Avant-hier?... tu te trompes.

LUCIENNE.

Oh! non... je m'en souviens bien.

BERTHE.

Avant-hier, mercredi, à trois heures, M. de Montfavet n'était pas ici .. je t'en réponds... il n'était pas ici... attendu qu'il était ailleurs...

\* Lucienne, Berthe.

LUCIENNE.

Et je t'affirme, moi, qu'avant-hier, mercredi, à trois heures, M. de Montfayet n'était pas ailleurs... attendu qu'il était ici.

BERTHE.

C'est impossible!

LUCIENNE, se levant.

Il me quittait à peine au moment où tu es rentrée...

BERTHE.

Il te quittait à peine?

LUCIENNE.

Puisque je te l'affirme.

BERTHE, étonnée.

Alors... il n'était pas chez lui?

LUCIENNE.

Mais non... il n'était pas chez lui... il ne pouvait même pas y rentrer.

BERTHE.

Comment, il ne pouvait pas y rentrer?... il t'a dit?...

LUCIENNE.

Il m'a dit qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui avant trois heures et demie. Oh! j'ai bonne mémoire!... et comme je paraissais un peu surprise, il a ajouté qu'il y avait des ouvriers... des tapissiers...

BERTHE.

Des ouvriers... c'est étrange... je suis sûre pourtant... ce n'était donc pas lui qui... mais cette main d'homme derrière la persienne!

LUCIENNE.

Tu dis?

BERTHE.

Un autre peut-être... un autre qui, abusant de l'hospitalité accordée par un ami... un ami bien intime, sans doute... Qui donc est assez lié avec M. de Montfayet pour oser?...

LUCIENNE.

M. de Montfayet n'a presque pas d'amis à Paris, tu le sais bien. Il a été élevé en Angleterre et il voyage toujours... A part Gaston...

BERTHE.

Mon maril... Tu es folle!

LUCIENNE.

Je ne sais pas si je suis folle, mais ce que je sais bien...

BERTHE.

Tu sais... tu sais... tu ne sais rien... et tu oses accuser ce pauvre Gaston!

LUCIENNE.

Allons, bon! voilà que j'accuse Gaston!

BERTHE.

Je te réponds, moi, qu'il est incapable...

LUCIENNE \*.

Mais certainement, il est incapable...

BERTHE.

Qui sait cependant?... Son embarras, mercredi, quand je lui ai annoncé que j'avais vu la comtesse sortir... j'en étais surprise déjà, et puis... pourquoi était-il embarrassé?

LUCIENNE.

Je ne sais pas.

\* Berthe, Lucienne.

BERTHE.

Ces livres qu'il allait chercher sans cesse dans cet appartement...

LUCIENNE \*.

Des livres?

BERTHE, s'animant par degrés.

Des livres assommants... jamais il ne les lisait... un prétexte peut-être... et tout à l'heure, les réponses singulières de M. de Montfave, ses hésitations... quand il n'avait qu'un nom à prononcer, le nom du coupable?... quel était donc ce nom que personne n'osait prononcer devant moi?... Mais c'est évident... et je ne voyais rien... Et toi... toi... ma sœur, tu ne me disais pas...

LUCIENNE.

Ah! par exemple, j'aurais été bien embarrassée...

BERTHE, très-agitée.

Lucienne!... mon mari est un misérable... il a poussé l'oubli de tous ses devoirs jusqu'à... tandis que M. de Montfave que j'avais soupçonné...

LUCIENNE.

M. de Montfave?

BERTHE.

Il a été admirable.

LUCIENNE, très-gaiement.

Admirable! Georges, admirable! Cela ne m'étonne pas.

BERTHE.

Tandis que M. de Cénosan!... et cette créature!... oh!... cette créature!... et je m'intéressais à elle... je lui avais promis... mais c'est mon mari que je voulais lui

\* Lucienne, Berthe.

faire épouser, c'est trop fort! Nous allons avoir une explication... ah! elle est là... ça se trouve à merveille!

Elle se dirige vivement vers la porte à droite.

LUCIENNE, retenant Berthe qui veut sortir.

Berthe! Berthe!

BERTHE.

Quoi?

LUCIENNE.

Un mot!... un mot seulement! M. de Montfavet n'est plus un monstre?...

BERTHE.

Non, c'est mon mari qui en est un!

Elle sort.

LUCIENNE.

Comment! Gaston, maintenant! ce pauvre Gaston! Ma foi, tant pis! je ne comprends pas davantage, mais j'aime mieux ça!

## SCÈNE V

LUCIENNE, MONTFAVET.

MONTFAVET, entrant par le pan coupé à gauche \*.

Enfin elle est seule. (Haut.) Mademoiselle!...

LUCIENNE, très-gaiement.

Monsieur de Montfavet!

\* Montfavet, Lucienne.

MONTFAVET.

Mademoiselle, je suis bien heureux de...

LUCIENNE.

Eh bien, monsieur de Montfayet, je suis bien heureuse aussi... et si vous tenez absolument à savoir ce qui me rend si heureuse... si heureuse... eh bien, je vous conseille de le deviner... parce que, moi... je ne vous le dirai pas... Au revoir, monsieur de Montfayet!

Elle sort en riant.

## SCÈNE VI

MONTFAVET, cherchant à la retenir.

Mademoiselle... mademoiselle... Elle s'en va !... Tiens, ange ! (il lui envoie des baisers.) tiens... tiens!... Et la bien-aimée de Gaston qui veut absolument m'épouser!... En voilà une qui sera bien reçue!... Mais qui diable ça peut-il être?... blonde... affiliée aux Petites Marmites... bast! je finirai toujours par le savoir... au moment de l'assaut...

## SCÈNE VII

MONTFAVET, PAOLINA.

MONTFAVET, apercevant Paolina qui arrive tout effarée par la droite premier plan.

Tiens, la comtesse Paolina !... comme elle a l'air agité!

PAOLINA.

Un congé, un vrai congé, comme à une servante!

MONTFAVET.

Comtesse!

PAOLINA.

Moi!... ignominieusement chassée!

MONTFAVET, regardant autour de lui, à part.

Elle va se trouver mal, c'est sûr. Et pas la moindre pharmacie! (Haut.) Chère comtesse!

PAOLINA.

Ne plus remettre les pieds dans cette maison! Oh! non, je ne les remettrai plus! Je quitterai Paris, la France, l'Europe... j'irai... où irai-je bien?

MONTFAVET.

Au nom du ciel, comtesse, à qui en avez-vous?

PAOLINA, apercevant Montfavet.

Ah! c'est vous, monsieur, vous triomphez maintenant! vous voilà débarrassé de moi!

MONTFAVET.

Oh! le vilain mot!

PAOLINA.

Mais ne vous réjouissez pas trop! j'aurai ma vengeance, une vengeance terrible. Je quitte cette maison, c'est vrai, mais j'y laisse le feu en la quittant! Madame de Cénozan sait tout, elle sait que c'est son mari qui me rencontrait chez vous.

MONTFAVET, très-étonné.

Chez moi... vous? Comment, c'était vous?.. vous en êtes bien sûre?

PAOLINA.

Plait-il?

MONTFAVET.

Mais vous n'êtes pas blonde!

PAOLINA.

Je l'étais il y a trois mois.

MONTFAVET.

Mais vous n'êtes pas des Petites Marmites ?

PAOLINA.

J'en suis depuis quinze jours!

MONTFAVET.

Alors, tout s'explique. Et moi qui me donnais tant de mal! Non c'est vous... c'est bien vous... ah! ça me fait un plaisir!

PAOLINA.

M'expliquerez-vous, baron?

MONTFAVET.

Ah! pardon! comtesse, ma petite comtesse, ne vous fâchez pas et soyez gentille, gentille... (Confidentiellement.) comme vous l'étiez, il y a trois ans, à Vienne, au *Karl Theater*, quand vous jouiez la *Belle Hélène*.

PAOLINA, avec dignité.

Monsieur le baron!...

MONTFAVET.

Allons, allons, chère comtesse, ne niez pas... je vous assure que j'ai une excellente mémoire... A cette époque, vous étiez blonde comme les blés et vous vous appeliez mademoiselle... mademoiselle Gross... comment donc!... l'adorable Gross... la Gross...

PAOLINA.

Une pareille insistance...

MONTFAVET.

Mais puisque je vous assure que ce n'est pas la peine...  
Je vous vois encore... dans la *Belle Hélène*... avec votre  
grande jupe rose pâle qui laissait apercevoir un peu la  
jambe... je ne sais pas au juste si c'était le costume ou  
la jambe, mais c'était joli... joli... et comme vous chantiez  
votre fameux air du premier acte... vous savez bien... au  
moment de votre entrée :

Chantant.

Il nous faut de l'amour...

\* PAOLINA, se laissant aller et se reprenant aussitôt.

N'en fût-il plus au monde!

MONTFAVET.

Et au second acte !

Chantant.

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu...

PAOLINA, s'abandonnant tout à fait.

A faire ainsi cascader, cascader ma vertu ?

Hein ! quel succès?..

MONTFAVET.

Et quel talent!... (A part.) Allons donc!

PAOLINA.

Vous ne m'avez pas vue dans la *Grande-Duchesse* ?

MONTFAVET.

Je vous ai vue dans tout.

PAOLINA.

Et dans la *Vie Parisienne*, ma toilette du deuxième  
acte ?

MONTFAVET.

La veuve du colonel... un rêve!

\* Paolina, Montfavet.

PAOLINA.

Et à la fin du troisième, au moment du souper, n'est-ce pas que je dansais bien ?

Fredonnant,

Tout tourne, tourne, tourne...

MONTFAVET, de même.

Tout danse, danse, danse...

ENSEMBLE.

Et voilà déjà

Que ma tête s'en va.

Elle s'en va !

Ils dansent tous deux en se faisant vis-à-vis.

PAOLINA, se laissant aller dans les bras de Montfavet \*.

Ouf ! il y a si longtemps !

MONTFAVET.

Pauvre petite... Gross...

PAOLINA.

... Fisch !

MONTFAVET.

Grossfich !.. c'est ça... c'est ça... vous voyez bien que j'ai de la mémoire...

PAOLINA, changeant de ton.

Baron !

MONTFAVET.

Comtesse !

PAOLINA, riant.

Bah !... vous avez raison !... A quoi bon nier avec vous puisque je leur ai tout dit en pleine séance ?

MONTFAVET.

Tout !... même Grossfich ?

\* Montfavet; Paolina.

PAOLINA.

C'était ma seconde vengeance... Songez donc, une étoillette de l'opérette en pleines Petites Marmites... elles ont fait un... nez !

MONTFAVET, à part.

Je n'aurais pas été fâché de voir ça.

PAOLINA.

Mais, au fait, vous qui me connaissiez, comment n'avez-vous pas dit...

MONTFAVET.

Votre vrai nom ? Pour qui me prenez-vous ? trahir une femme si intelligente, si adroite, si gaie, si spirituelle...

PAOLINA.

Baron !

MONTFAVET.

Une femme enfin qui a été sur le point de devenir la mienne ! jamais ! jamais ! jamais ! (A part, vivement.) Et puis, je n'étais sûr de rien, et le temps m'a manqué !

PAOLINA.

Merci donc de votre générosité et adieu !

MONTFAVET.

Vous nous quittez bientôt ?

PAOLINA.

Le plus tôt possible, vous comprenez...

MONTFAVET.

Votre illustre famille...

PAOLINA.

Ah ! bien, oui !.. je rentre au théâtre...

MONTFAVET.

Vous ! renoncez déjà à... la femme du monde.

PAOLINA.

Décidément ce n'est pas mon emploi.

MONTFAVET.

Revive alors l'adorable Grosslich!

PAOLINA.

J'irai à Pétersbourg où je jouerai la *Petite Mariée*, voilà un an que j'en meurs d'envie. Oh! la *Petite Mariée*.

(Fredonnant.)

C'est un mari qui se sauve avec sa femme!

MONTFAVET, de même.

C'est une femme qui fuit avec son mari!

Dire que ça aurait pu être vrai pour nous deux, ce duo-là.

Il rit.

PAOLINA \*.

Avouez que c'eût été drôle! (Elle rit.) Adieu, adieu!  
(Fausse sortie.) Ah! bien des choses à ce cher comte, n'est-ce pas? Il a été charmant pour moi... et pour ma couturière!

MONTFAVET.

Allons, allons... je vois qu'on prend gaiement..

PAOLINA.

Ce qu'on ne peut empêcher. Toujours, mon cher, toujours. A propos, si vous venez à Pétersbourg, vous me demanderez des billets, n'est-ce pas?

MONTFAVET.

Comment donc!

PAOLINA, lui tendant la main.

Adieu, mon petit baron.

MONTFAVET.

Adieu, ma petite comtesse, et bonne chance!

\* Paolina, Montfavet.

## SCÈNE VIII

MONTFAVET, MADAME DE LANÇAY,  
HERMINIE.

MONTFAVET.

Oui! bonne chance, aimable Grossfich!... Charmante  
fille d'ailleurs; et d'un entrain!

BLANCHE, entre vivement, suivie d'Herminie.

Quel scandale!

HERMINIE\*.

C'est inouï!

BLANCHE.

Je ne puis en revenir!

HERMINIE

Cette Paolina!

BLANCHE.

Au milieu de nous!

HERMINIE.

Et cette pauvre comtesse qui la patronnait... qui vou-  
lait la sauver!

MONTFAVET, à part.

Diable!... il paraît que la nouvelle fait de l'effet.

BLANCHE.

Apprendre tout à coup que son mari...

\* Blanche, Montfayet, Herminie.

HERMINIE.

Elle qui avait tant de confiance... A tout prix, il faut la tromper !

" BLANCHE.

Il faut les sauver tous les deux.

MONTFAVET, très-animé.

Et ce fou de Gaston qui ne se doute pas...

Il se dirige vers la porte.

HERMINIE.

Eh bien ! où allez-vous ?

MONTFAVET.

Je vais prévenir Gaston, parbleu !

BLANCHE, cherchant à le retenir.

Mais, M. de Montfayet...

HERMINIE, même jeu.

M. de Montfayet...

Il sort.

## SCÈNE IX

BLANCHE, HERMINIE, puis LUCIENNE.

BLANCHE \*.

Voilà bien les hommes ! dès que la situation est un peu embarrassante, pas plus de tête que des linottes... Heureusement nous sommes là, nous... (A percevant Lucienne qui entre par la droite.) Ah \*\* !

\* Herminie, Blanche.

\*\* Herminie, Lucienne, Blanche.

HERMINIE, à Lucienne.

Eh bien ?

LUCIENNE.

Elle est un peu plus calme, je l'ai laissée avec le docteur... Pauvre Berthe... et dire que c'est son mari... mais qu'est-ce qu'il a donc pu faire pour la mettre dans cet état-là ?

BLANCHE.

Ça ne te regarde pas ! (A Herminie, sans plus s'occuper de Lucienne.) • Voyons !... Ce matin elle soupçonnait M. de Montfayet...

HERMINIE, à Blanche.

Maintenant elle croit que c'est son mari..

BLANCHE, de même.

Il faut lui démontrer bien clairement que c'est... un troisième\*\*.

LUCIENNE, tâchant de comprendre.

Un troisième ?

BLANCHE, toujours à Herminie.

Et la première condition pour réussir serait de trouver un jeune homme de bonne volonté qui consentît à...

LUCIENNE.

A quoi ?

HERMINIE, continuant de répondre à Blanche.

Ou plutôt qu'on compromît si bien sans qu'il s'en doutât...

BLANCHE.

Oui, un petit imbécile...

\* Herminie, Blanche, Lucienne.

\*\* Herminie, Lucienne, Blanche.

LUCIENNE.

Si on prenait M. Octave ?

HERMINIE.

Votre amoureux ?

LUCIENNE.

Oh ! pour rendre service à Berthe...

BLANCHE.

Il est évident que sous certains rapports... mais il est ici depuis le matin jusqu'au soir, il n'en sort pas... avant une heure il aurait vu la comtesse et dit quelque sottise...

HERMINIE.

Si on pouvait le faire partir ?...

LUCIENNE.

Ce ne serait pas bien difficile.

HERMINIE.

Comment ?

LUCIENNE.

Je m'en charge.

BLANCHE.

Toi ?

LUCIENNE.

J'ai un moyen infallible... seulement il faut me laisser.

HERMINIE.

Eh bien, soit!... Nous allons attendre M. Octave dans le salon d'entrée, et si vous réussissez à le renvoyer, je vous promets, moi, d'en tirer bon parti.

BLANCHE, à Herminie.

Qu'est-ce que vous voulez faire ?

HERMINIE, &amp; Blanche.

Vous verrez, vous verrez...

LUCIENNE, les poussant vers la porte.

Allons... vite... vite, mesdames, je vous répète qu'il faut me laisser.

Blanche et Herminie sortent par la food.

## SCÈNE X

LUCIENNE, OCTAVE.

LUCIENNE.

A nous deux maintenant! (Allant appeler à la porte de droite.)  
M. Octave!

OCTAVE, entrant, un registre à la main.

Mademoiselle ?

LUCIENNE.

J'ai deux mots à vous dire.

OCTAVE.

Comme secrétaire ou comme amoureux ?

LUCIENNE.

Comme fiancé.

OCTAVE.

Alors ce n'est pas sérieux.

LUCIENNE.

Au contraire, tout ce qu'il y a de plus sérieux.

OCTAVE.

Voyons ?

LUCIENNE, avec un sérieux comique.

Si je vous apprenais que nous allons nous marier, qu'est-ce que vous en diriez ?

OCTAVE.

Moi !... je rirais énormément.

LUCIENNE.

Eh bien, vous auriez tort ! c'est décidé depuis hier au soir.

OCTAVE.

Depuis hier ?

LUCIENNE.

Depuis hier au soir.

OCTAVE.

Vous avez une façon de dire cela... je sais bien que c'est une plaisanterie, mais ça me fait tout de même un drôle d'effet...

LUCIENNE.

Je vous affirme que je n'ai jamais eu moins envie de plaisanter.

OCTAVE.

Vous savez, je la trouve mauvaise !

LUCIENNE.

Et ce qui m'étonne, c'est la surprise que vous affectez, quand vous devriez au contraire vous précipiter à mes pieds pour me remercier !

OCTAVE.

Permettez...

LUCIENNE.

N'est-il pas vrai que depuis deux mois vous me faites la cour ?

OCTAVE.

Oui, mais...

LUCIENNE.

N'est-il pas vrai qu'à différentes reprises vous avez exprimé devant ma sœur et devant mon beau-frère, le désir le plus vif d'obtenir ma main ?

OCTAVE.

Oui, mais...

LUCIENNE.

Ah !

OCTAVE.

Mais vous savez très-bien que c'était pour que papa m'envoyât de l'argent et que je pusse rester à Paris... Vous avez donc oublié nos conventions?... Vous deviez hésiter le plus longtemps possible et...

LUCIENNE.

Et quand on me presserait trop refuser formellement.

OCTAVE.

Eh bien ?

LUCIENNE.

Eh bien ! on m'a pressée et j'ai accepté, voilà tout !

OCTAVE, avec terreur.

Est-ce que vous m'aimez ?

LUCIENNE.

Ah non ! par exemple... Monsieur Octave, je veux me venger des hommes, et j'ai pensé tout naturellement que pour me venger des hommes il fallait commencer par en avoir un à moi.

OCTAVE.

Mais je suis un martyr alors...

LUCIENNE.

Vous voilà bien à plaindre!... et puis, après tout, c'est votre faute.

OCTAVE.

Ma faute?

LUCIENNE.

Vous m'avez compromise.

OCTAVE.

Moi?

LUCIENNE.

Vous avez été trop entreprenant hier au soir pendant le diner.

OCTAVE.

Mais c'est vous-même qui m'aviez recommandé...

LUCIENNE.

De l'être un peu... vous l'avez été trop... tout le monde l'a remarqué, et M. de Cénosan m'a déclaré qu'aujourd'hui même il aurait avec vous un entretien décisif.

OCTAVE.

Alors il n'y a plus moyen de s'en tirer?...

LUCIENNE.

Ce n'est même pas la peine d'y songer.

OCTAVE.

Soit!... je sais ce qui me reste à faire.

LUCIENNE, à part.

Est-ce qu'il prendrait son parti?

OCTAVE.

Je vais me sauver.

LUCIENNE, à part.

Allons donc!

OCTAVE.

Et j'irai si loin... si loin, qu'on ne me rattrapera jamais.

LUCIENNE.

Vous ne ferez pas ça!

OCTAVE.

Vous allez bien voir!

LUCIENNE.

Monsieur Octave!

OCTAVE.

Je vous supplie de ne pas m'en vouloir... mais me marier... même avec vous... brou!... et puis, là, entre nous qu'est-ce que ça peut vous faire? Puisque c'est pour vous venger, vous en prendrez un autre.

LUCIENNE.

Ah! ce ne sera pas la même chose!

OCTAVE, après l'avoir regardée, avec effroi.

Ah! mais... ah! mais... je devrais déjà être parti...

LUCIENNE.

Monsieur Octave!

OCTAVE.

Vous êtes si gentille que si je restais cinq minutes de plus je serais capable...

LUCIENNE, vivement.

Au revoir alors, monsieur Octave!

OCTAVE.

Au revoir... au revoir...

Il sort en courant.

## SCÈNE XI

LUCIENNE, MONTFAVET.

LUCIENNE.

Ouf! le voilà parti... et il n'y a pas de danger qu'il revienne... C'est égal, c'est flatteur de se voir aimée comme ça... j'espère que ces dames seront contentes... Je leur avais bien dit que mon moyen était infallible... mais vrai, je n'aurais pas cru qu'il réussit aussi facilement!...

Apercevant Montfavet qui entre par le fond.

## SCÈNE XII

LUCIENNE, MONTFAVET.

MONTFAVET, colère contenue \*.

Ah! mademoiselle, c'est mal, c'est très-mal!...

LUCIENNE.

Comment?

MONTFAVET.

Moi qui avais si confiance en vous... moi qui avant-hier avais cru comprendre... Quel sot j'étais!... vous pensiez à un autre...

LUCIENNE, très-étonnée.

Un autre?

\* Montfavet, Lucienne.

MONTFAVET.

Et quel autre!... si je ne l'avais entendu de sa bouche il y a un instant...

LUCIENNE.

M. Octave!...

MONTFAVET.

Vous l'avouez...

LUCIENNE, se moquant de Montfavet.

Il est si gentil!

MONTFAVET.

Gentil!... et reconnaissant des bontés que vous avez pour lui.

LUCIENNE.

Mais certainement, il est reconnaissant!

MONTFAVET.

Savez-vous ce qu'il fait en ce moment?

LUCIENNE.

Il pense à moi!

MONTFAVET.

Il se sauve!

LUCIENNE.

C'est impossible!

MONTFAVET.

Je viens de le voir!... Il n'aurait même pas daigné informer votre sœur de son manque de parole s'il n'avait été saisi au passage par la marquise et madame de Lançay; en ce moment elles lui dictent une lettre dans laquelle il annonce son départ à madame de Cénozan et explique les motifs de sa conduite... ce doit être du joli...

LUCIENNE.

Une lettre ?...

MONTFAVET.

C'est tout ce qu'on a pu obtenir de lui.

LUCIENNE.

Et ces dames ne cherchent pas à le retenir?...

MONTFAVET.

Elles n'en ont pas l'air.

LUCIENNE.

Alors j'y vais moi-même !

MONTFAVET, la retenant.

Vous n'y pensez pas !

LUCIENNE.

Pourquoi donc ?

MONTFAVET.

Votre dignité...

LUCIENNE.

C'est vrai!... ma dignité!... mais je l'aime tant... je l'aime voyez-vous... je l'aime... comme vous aimez votre jeune fille.

MONTFAVET.

Ah! oui!... ma jeune fille!... je l'ai aimée de tout mon cœur, vous avez raison... mais maintenant...

LUCIENNE.

Vous avez peut-être tort!

MONTFAVET.

Que voulez-vous dire ?

LUCIENNE.

Rien... rien... je vais retenir M. Octave.

MONTFAVET.

Mademoiselle Lucienne, ne me laissez pas ainsi, je serais capable...

LUCIENNE.

De repartir pour l'Orient ?

MONTFAVET.

Peut-être.

LUCIENNE.

Ça, par exemple, je vous le défends ! vous ne seriez pas de retour pour mon mariage.

MONTFAVET.

Je n'y tiens pas.

LUCIENNE, avec tendresse à la fin de la phrase.

Mais j'y tiens, moi... Si vous n'étiez pas là, cela me manquerait beaucoup... je veux vous avoir près de moi ce jour-là... tout près de moi...

MONTFAVET.

Mais c'est de la férocité !

LUCIENNE, très-tendrement.

En êtes-vous bien sûr ?

MONTFAVET, comprenant tout à coup.

Êtes-vous bien sûre de ne pas vous moquer de moi ?

LUCIENNE, très-gaiement, lui tendant la main.

Avouez que vous l'auriez bien mérité et que le châtiement serait encore trop doux pour un homme d'aussi peu de foi... Avoir cru un instant que je pouvais épouser M. Octave !

CÉNOZAN, entrant timidement par le second plan à gauche, à Montfavet.

Tu m'as demandé, Georges ?

MONTFAVET.

Ah! malheureux! ta femme...

## SCÈNE XIII

LUCIENNE, MONTFAVET, BLANCHE, BERTHE,  
HERMINIE, CÉNOZAN.

BERTHE, entrant vivement par la droite \*.

Ah! ma chère Lucienne!... ma chère Lucienne, quelle nouvelle!...

LUCIENNE.

Quoi donc?

BERTHE.

M. Octave te rend ta parole! (A Cénozan.) Mais arrivez donc, mon ami, \*\* voilà une heure que je vous cherche... (Confidemment.) Ce n'était pas M. de Montfaret!... (Lui tendant une lettre.) Lisez...

BLANCHE, à Herminie.

Elle l'a cru.

CÉNOZAN, lisant la lettre.

Octave... Paolina... et c'est lui-même qui s'accuse... ah! bah!...bravo!

BERTHE.

Ce qui fait que cette pauvre Lucienne se trouve sans fiancé.

LUCIENNE \*\*\*.

Que veux-tu! je coifferai sainte Catherine... à moins que M. de Montfaret...

\* Cénozan, Montfaret, Lucienne, Berthe, Herminie, Blanche.

\*\* Cénozan, Berthe, Montfaret, Lucienne, Herminie, Blanche.

\*\*\* Cénozan, Montfaret, Berthe, Lucienne, Herminie, Blanche.

MONTFAVET.

Chère Lucienne !

LUCIENNE, à Berthe.

Tu donnes ton consentement ?

BERTHE.

De tout mon cœur ! Depuis une heure je connais M. de Montfavet... et je réponds de lui... (Tendant la main à Cézoza.) comme de Gaston !

LUCIENNE, à Montfavet.

Vous savez !... ça ne me suffit pas !

\* Cézoza, Berthe, Montfavet, Lucienne, Hermine, Blanche.

FIN